

Le Bond

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE - N°43 - MARS 2016

SPECTRE

LE BILAN

DOSSIER

007 DRESS CODE

JAMES BOND L'EXPOSITION

ENFIN EN FRANCE !

CLUB 007
JAMES BOND
FRANCE

JAMES BOND
007™
L'EXPOSITION



50 ANS DE STYLE BOND
GRANDE HALLE DE LA VILLETTE
À partir du 16 Avril 2016

ORGANISED BY

barbican



The City of London Corporation is the founder and principal funder of the Barbican Centre



SHARON MARSTON

Exhibition organised by Barbican Center, London, in partnership with EON Productions. 007™ and related James Bond Trademarks © 1962-2015 Danjaq, LLC and United Artists Corporation. 007™ and related James Bond Trademarks are Trademarks of Danjaq, LLC. All Rights Reserved.

www.jamesbond007-exposition-paris.fr

JE NE SUIS PLUS UN NUMÉRO

Frédéric-Albert Lévy

La question du réalisme dans une œuvre d'art est l'une des plus scolaires et l'une des plus stupides qui soient, puisque, par définition, l'art n'est pas la réalité, mais elle prend un tour nouveau quand, pour reprendre une formule chère aux Britanniques, *life imitates art*. Et les Bond n'échappent pas à cette dialectique.

Il y a par exemple, dans *On ne vit que deux fois*, cette scène qui compte parmi les grands moments de la série, mais qui n'a pas manqué de susciter des commentaires ironiques chez les fans les plus loyaux. C'est celle où l'hélicoptère des services secrets japonais vient arracher au sol, à l'aide d'un gigantesque électro-aimant, la voiture des méchants pour finalement la laisser tomber dans la mer. *Just a drop in the ocean*. Techniquement, la chose est sans doute possible, mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est que Bond puisse la voir se dérouler en direct sur un écran à l'intérieur de la voiture dans laquelle il se trouve ; cela implique en effet que les services secrets japonais aient envoyé non pas un, mais deux hélicoptères, le second ayant pour tâche de filmer les évolutions du premier. *Come on, 007 !* dirait le brave Q. Seule manière de justifier cette « licence poétique » : invoquer une mise en abyme du cinéma. *It's only a movie*.

À ceci près qu'avec le temps qui passe, cette scène devient de moins en moins absurde. Jadis, on entendait parler des événements après coup. On voyait le résultat des attentats. On arrivait toujours « après la bataille ». Mais, parce qu'il y a toujours sur les lieux quelqu'un muni d'un smartphone, nous voyons désormais tout, presque tout, même les pires horreurs, en *live*. Et il y aurait bien aujourd'hui, forcément, un marin japonais pour filmer depuis les docks du port le *drop in the ocean*.

Du coup, c'est tout un pan de l'esprit des Bond qui a dû être modifié. La critique de *Spectre* dans *The Economist*, que certains considèrent, non sans raison, comme la revue la plus intelligente du monde,

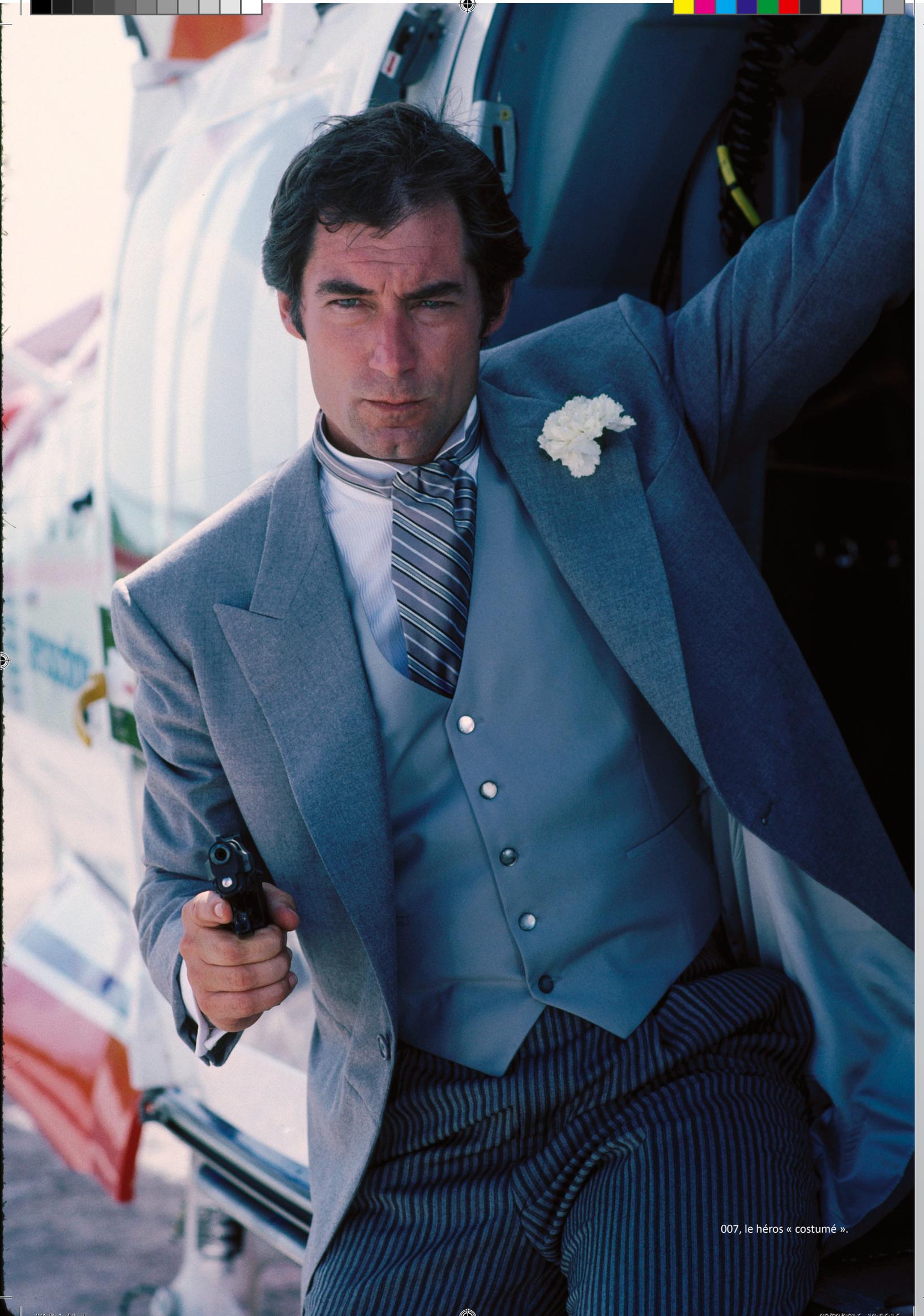
incluait les réserves suivantes : « Après *Casino Royale* et *Skyfall*, *Spectre* poursuit l'exploration de [l']histoire personnelle [de Bond]. Mais cette exploration est si profonde qu'elle risque fort de saper les fondements de toute la série.

« Cet intérêt obsessionnel pour l'enfance traumatisante des héros est devenue monnaie courante dans toutes les séries d'aventure et d'action. Voyez les *prequels* de *Star Wars* ou *Gotham*, la série de la Fox sur la jeunesse de Batman. Mais une telle évolution est singulièrement inappropriée pour Bond. L'agent secret imaginé par Fleming était un type chargé d'une mission, un espion anonyme parmi tant d'autres, un simple rouage dans le mécanisme de l'espionnage propre à la Guerre froide. C'était 007. Ce n'était pas 001. »

Mais *The Economist* oublie une chose : Bond pouvait n'être qu'un numéro, qu'un pion anonyme quand, à côté de lui, le public pouvait trouver pour se satisfaire toute une série d'éléments de dépaysement : exotisme des paysages, de la nourriture, de la technologie. Aujourd'hui, grâce aux vols low cost, le bout du monde n'est plus au bout du monde ; le foie gras est dans les rayons de tous les supermarchés et l'on trouve des restaurants japonais à tous les coins de rue ; quant aux prouesses informatiques et technologiques de Bond, elles nous laissent de marbre, puisque des gamins de quinze ans arrivent, « en vrai », à pirater les ordinateurs de la CIA. Sans parler de cette CGI triomphante qui fait que, tout devenant possible sur un écran, plus rien ne nous émeut véritablement.

Plus rien ? Nous pouvons encore nous mettre sous la dent le personnage de Bond lui-même, et c'est ce qu'ont bien compris les scénaristes, qui, dans *Skyfall*, se bornaient à lui offrir comme gadget un « poste de radio » ou, dans *Spectre*, le gratifient seulement d'une montre vaguement explosive. Eh oui, l'exotisme des Bond est devenu celui du voyage intérieur. *A man is born*. 007 est en train de devenir James Bond, tout simplement. ■





007, le héros « costumé ».



06



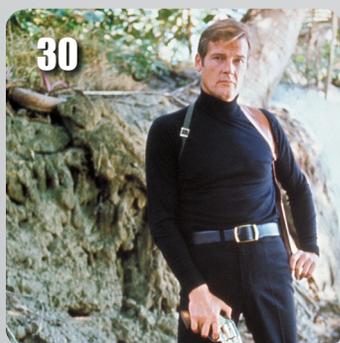
14



20



22



30



34



33

06 FOR YOUR EYES ONLY

- 06 Welcome to Paris, Mr. Bond
- 09 The Burt is not enough

10 S P E C T R E

- 10 Box office : bilan en demi-teinte
- 12 Pour ou contre ?
- 14 Spectre, théâtre d'ombres

20 MY NAME IS...

Caterina Murino : Prima Donna

22 BOND & BEYOND

007: Dress Code(s)

30 DRESSING ROOM

Craig's choice

33 LIRE ET LAISSER MOURIR

Opération Brise-Glace

34 UN BOND EN ARRIÈRE

All time high : 007 et les Alpes

38 BONS BAISERS DU CLUB

Le mot de M : « Les morts sont vivants »



FOR YOUR EYES ONLY

WELCOME IN PARIS, MR. BOND



Désormais, c'est une question de temps. L'exposition « Designing Bond », rebaptisée « James Bond 007, l'exposition » est enfin à nos portes. C'est une société de production événementielle liée à la première chaîne privée française qui a acquis les droits d'exploitation de la prestigieuse rétrospective, conçue en 2012, pour le 50^e anniversaire de la saga, par le Barbican Centre, sous l'égide de Lindy Hemming, costumière de l'ère Brosnan oscarisée en 2000. Il s'en fallut de peu que ce magnifique voyage dans la série n'arrive jamais dans l'Hexagone.

Contre toute attente, et en dépit des précédents Star Wars et Harry Potter, ce n'est pas la « Cité du Cinéma » de Luc Besson qui accueille l'événement. Sur 1 500 mètres carrés, c'est la Grande Halle de la Villette, beaucoup plus accessible et plus centrale, qui revêtira les attributs bondiens, dans le respect du cahier des charges édicté par la « maison mère ».

Pourtant nous avons droit à quelques exclusivités de taille... Après Londres, Toronto, Shanghai, Melbourne, Moscou, Rotterdam, Madrid et Mexico City (lors de la sortie du 24^e opus et jusqu'en décembre dernier), c'est une toute nouvelle configuration qui nous est ici présentée. Les onze grands chapitres thématiques, et autant d'ambiances des films, qui retracent l'esthétique bondienne, sont complétés pour nous d'un douzième, *never seen before*, entièrement dédié à *Spectre*. Ce, avec la totale implication d'Eon Productions, et tout particulièrement de Meg Simmons (cf. *Le Bond* n°41).

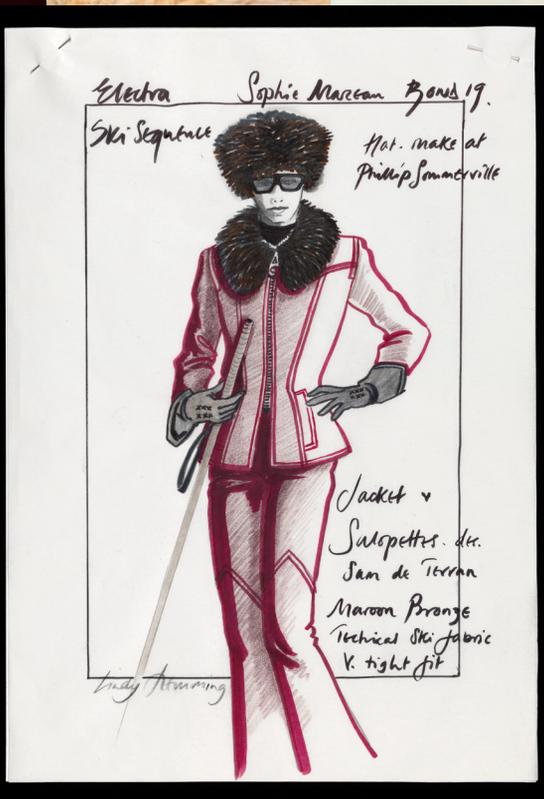
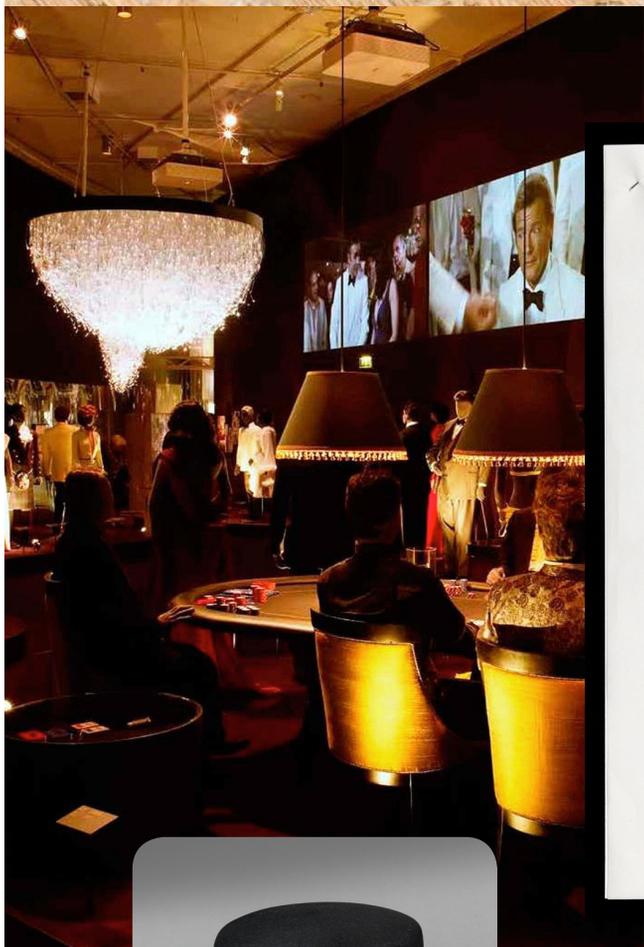
Ainsi, découvrirons nous des pièces exclusives issues du tournage, notamment le costume de 007 lors de la séquence d'ouverture du « Jour des Morts », le « Smart Blood Engine » tout droit sorti du département Q, la tenue d'Oberhauser dans son repère marocain et l'anneau de *Spectre* ! Au total, ce sont donc plus de 500 objets issus des archives de la production

- costumes, gadgets, accessoires, storyboards et photographies originaux - qui sont réunis et dévoilés au public. Autant dire une rétrospective unique !

Votre Club ne pouvait rester inactif. À l'heure où nous écrivons ces lignes, nous avons déployés tous les efforts (« We have people everywhere... ») pour que la présence et les humbles atouts du Club soient valorisés. Et ainsi que vous - les puristes réellement passionnés - soyez aux premières loges pour profiter de ce moment unique.

Déjà Bond est sur tous les murs de la capitale et sur tous les écrans. C'est donc non sans une certaine fierté qu'en cette année vierge de toute aventure bondienne sur grand écran nous éprouvons l'excitation des grands soirs à découvrir tout ce qui fit le style 007. À déguster sans modération ! ■

« James Bond 007, l'exposition », du 16 avril au 4 septembre - Grande Halle de la Villette - Paris (19^e). Réservations sur www.jamesbond007-exposition-paris.fr



007



3 QUESTIONS À LAURENT PERRIOT CONSULTANT POUR L'EXPOSITION



Le Bond. En quelques mots, comment l'exposition que tous les fans attendaient a-t-elle enfin pu arriver en France ?

Laurent Perriot : « James Bond 007, l'exposition » est organisée par le Barbican et Eon Productions. Après quatre années d'existence et plusieurs étapes dans le monde, c'est un réel bonheur pour tous les fans de Bond, comme pour le grand public, de pouvoir découvrir les objets authentiques en provenance des archives d'Eon Productions. C'est une première en France, jamais une exposition consacrée aux quelques cinquante ans passés de James Bond n'avait eue lieu. Le Barbican et Eon Productions se sont associés avec la Grande Halle de la Villette afin de proposer cet événement unique.

Le Bond. Comment s'organisent l'acheminement et la mise en place des objets ? Eon, L. Hemming et M. Simmonds sont-ils impliqués ?

Laurent Perriot : L'exposition a pris fin à Mexico le 10 janvier dernier. Les objets sont rapatriés chez Eon Productions, leur état est contrôlé puis ils sont réacheminés et stockés en France, dans un endroit digne de Fort Knox, et mis en place pour l'ouverture de l'exposition. Il faut compter près de trois semaines, pour installer le décor, mettre en place et mettre en lumière les objets, suivant une charte et une scénographie bien déterminées par Le Barbican et Eon Productions. La directrice des archives d'Eon Productions, Meg Simmonds est bien entendue très impliquée dans cette version parisienne de l'exposition.

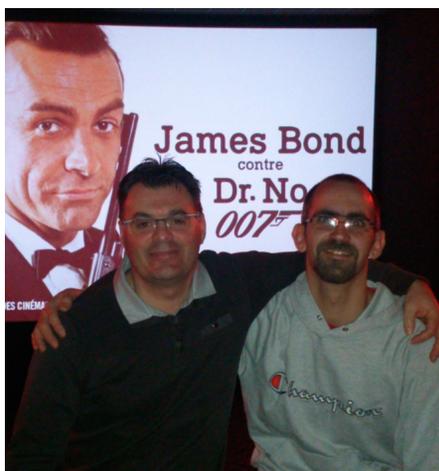
Elle est aussi, en concertation avec le Barbican, à l'origine du choix des objets supplémentaires qui seront visibles à la Grande Halle de la Villette. Entant que commissaires de l'exposition Lindy Hemming et Bronwyn Cosgrave, historienne de la mode, sont aussi parties prenantes.

Le Bond. L'exposition bénéficie de moyens de promotion colossaux, peux-tu nous en dire plus ?

Laurent Perriot : En effet, l'exposition bénéficie de moyens de communication puissants via ses partenaires : BFM TV, RTL, TF1 et Konbini. Il y a aussi de l'affichage public à Paris (rue et métro) ainsi que des reportages dans les médias. ■

24H CHRONO

Tel 007, un membre du Club doit toujours être sur le qui-vive. À l'instar de Philippe Grenon et Patrice Poulain à Angers (photo), le 2 février, vous fûtes une poignée à être partout en France les heureux lauréats d'un « concours éclair » que nous avons mis sur pied (en 24 heures !) avec les cinémas Gaumont-Pathé. Sur le principe « premiers inscrits, premiers



gagnants », vous avez été une trentaine d'invités à (re)découvrir *James Bond contre Dr. No* en HD, restauré, pour la première fois sur grand écran. Préambule d'une rétrospective unique et rare des 24 opus de la saga ainsi rajeunis, à l'initiative de Gaumont, projetés dans tous les cinémas participants de la franchise. Une opportunité que ne pouvait laisser passer votre Club préféré... ■



THE **BURT** IS NOT ENOUGH?

À l'occasion de la sortie de ses mémoires, intitulés *But Enough About Me*, Burt Reynolds a accordé au journaliste Mike Fleming Jr. une longue interview publiée le 22 décembre 2015 sur le site *deadline.com*. Il évoque entre autres ses rapports avec Clint Eastwood, ses conflits avec certains réalisateurs, la haine que Marlon Brando nourrissait à son égard (sous prétexte qu'il lui ressemblait trop) et certains rôles qu'il a refusés. Dont celui de Bond.

Nous empruntons ici quelques lignes à cette interview, mais nous savons, bien sûr, que la réalité est un peu plus complexe que ce que raconte Reynolds et que, s'il a été effectivement sur la liste des candidats possibles pour le rôle de Bond à une certaine époque, c'est « Cubby » Broccoli lui-même qui l'avait finalement écarté, estimant que le personnage ne pouvait en aucun cas être interprété par un Américain, sans parler des réticences du réalisateur Peter Hunt, qui le trouvait parfait, mais malheureusement « un peu trop petit ».

Vous avez refusé le rôle de Bond et celui de Han Solo dans un épisode de la série Star Wars. Vous ne regrettez rien ?

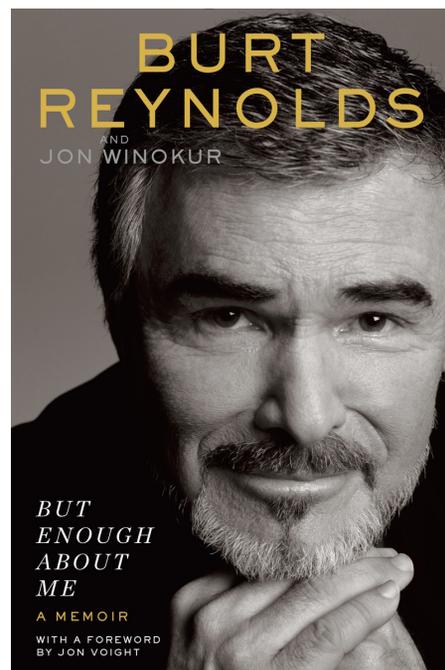
J'aurais bien aimé m'attaquer au rôle de Bond, entre autres parce que je serais très riche aujourd'hui... Je crois que je me serais bien entendu avec ce personnage. J'aurais su au moins glisser un sourire de temps à autre, contrairement à ce nouveau type qui reste toujours de marbre.

On sent chez vous un enthousiasme modéré...

Sean Connery a été un Bond extraordinaire, mais aucun autre acteur n'a su incarner ce personnage comme il fallait. Roger Moore... Roger Moore connaissait l'art et la manière de commander un martini, alors que moi je ne suis pas fichu de distinguer entre un martini et je ne sais trop quoi. Mais il y aurait eu une plus grande complicité entre Bond et moi. Ce que je veux dire, c'est qu'on n'a pas réussi à trouver quelqu'un capable d'incarner un personnage macho jusqu'au bout des... ongles, mais en même temps plein d'une douceur exquise et sachant se tenir. Le comédien Roger Moore sait interpréter tout cela, mais on sent bien que l'homme Roger Moore est toujours propre comme un sou neuf. Trop propre.

Le nom d'Idris Elba a été récemment évoqué à propos du rôle de Bond et il y a eu une grande controverse sur la question de savoir si un comédien noir pouvait interpréter 007. Vous-même avez refusé le rôle parce que, dites-vous dans votre livre, ce n'était pas un rôle pour un Américain. Vous auriez eu du mal à prendre un accent britannique ?

Non, ce n'est pas cela qui me gênait. J'aurais pu m'en tirer plus que correctement sur ce plan là. Je me flatte d'avoir une bonne oreille et j'ai un « répertoire » assez vaste. Non, ce n'est pas cela qui m'a fait dire non. Mais j'ai senti, à l'époque, qu'il risquait d'y



avoir certaines réticences de la part du public. Je ne sais pas ce qui m'a pris, vraiment. Je m'en mords les doigts.

Vous venez d'avoir quatre-vingts ans. Que diriez-vous au jeune Burt Reynolds s'il venait vous demander conseil ?

Je lui dirais de bien réfléchir avant de refuser un rôle, parce qu'on ne sait jamais. Oui, on ne sait jamais. Il y a des films que je n'aurais pas dû refuser. Mais il faut bien dans certains cas écouter son cœur plutôt que sa raison. Je n'ai pas toujours pris les meilleures décisions, mais je crois que, dans l'ensemble, j'ai toujours fait du mieux que j'ai pu. ■

GOLDEN GUYS

Qui l'eût cru ? Sam Smith et son compère Jimmy Napes ont remporté un Golden Globe pour *Writing's On The Wall*, la chanson de *Spectre*. La catégorie « Meilleure chanson originale » était la seule dans laquelle il était nommé (!). Aux Oscars, le film n'est également nommé que dans cette seule catégorie... un peu court ! Le morceau que d'aucun – parmi les fans – ont trouvé très en



dessous d'un score bondien a donc été plébiscité. Eh oui. À ce jour, il est le seul prix remporté par le dernier opus bondien, par ailleurs snobé par nombre de cérémonies officielles, jusqu'aux BAFTA (les prix du cinéma britannique), en dépit de son succès populaire Outre-Manche (voir article de Guillaume Évin page suivante). ■



BOX-OFFICE BILAN EN DEMI-TEINTE

ON L'A TANT AIMÉ OU (UN PEU) DÉNIGRÉ, C'EST SELON. QUOI QU'IL EN SOIT, ET AU-DELÀ DE TOUTE CONSIDÉRATION ARTISTIQUE, *SPECTRE* A FAIT BONNE FIGURE AU BOX OFFICE, MÊME S'IL N'EST PAS PARVENU À PULVÉRISER LES RECORDS ÉTABLIS IL Y A TROIS ANS PAR *SKYFALL*, QUE CE SOIT EN FRANCE OU À L'ÉTRANGER.



Guillaume
Évin



En France, le vingt-quatrième Bond est sorti le mercredi 11 novembre. Profitant à plein de ce jour férié, l'opus a signé le meilleur premier jour de tous les temps avec 850 297 tickets écoulés pour une combinaison de 902 copies (plus grosse combinaison de l'année 2015). Le record jusque-là détenu par *Spider-Man 3* (804 345 spectateurs), sorti lui aussi un jour férié – le 1^{er} mai 2007 – était pulvérisé.

Autant dire que l'on prédisait un carton absolu au film de Sam Mendes. D'aucuns imaginaient que *Spectre* pourrait dépasser le seuil des 7 millions établis par *Skyfall*... Las ! Les attentats survenus le surlendemain – avec pour corollaire la fermeture de la plupart des cinémas à Paris le samedi 14 – ont terni cette première semaine d'exploitation, même si celle-ci s'est achevée à 2,2 millions d'entrées.

Onze semaines plus tard (chiffres arrêtés le 26 janvier 2016), le dernier 007 frôlait les 5 millions d'entrées avec 4,98 de spectateurs précisément, dont 1,1 million sur Paris-Périphérie. Soit deux millions de moins que *Skyfall*, soit exactement la moitié... de *Star Wars : Le réveil de la force* (9,96 millions), sorti pourtant cinq semaines après lui ! Malgré tout, sur l'ensemble de l'année 2015, *Spectre* se hisse à la 4^e place du box office hexagonal, derrière *Star Wars*, *Les Minions* et *Jurassic World*. Au regard des performances en salles des autres Bond, le quatrième opus avec Daniel Craig se classe cinquième.

À l'international, *Spectre* n'a pas été très rentable. Le film a rapporté environ 3,5 fois sa mise. Soit 877, 5 millions de dollars, dont près de 200 aux États-Unis, pour un budget de l'ordre de 245 millions. *Skyfall*, on s'en souvient, avait engrangé 1,1 milliard ! C'est le 6^e plus gros succès du cinéma mondial de l'année écoulée, derrière les trois mêmes qui le devancent en France et auxquels s'ajoutent *Fast & Furious 7* et *Avengers : L'ère d'Ultron*.

Enfin, à l'échelle de la franchise bondienne, *Spectre* signe la deuxième meilleure performance en dollars courants mais seulement la quatrième de la saga en tenant compte de l'inflation, derrière *Skyfall*, *Opération Tonnerre* et *Goldfinger*. ■



POUR OU CONTRE ?

SPECTRE EST PASSÉ ; SPECTRE A ÉTÉ VU ET REVU. IL EST TEMPS MAINTENANT DE L'ÉVALUER. DE LE CLASSER DANS NOTRE BIBLIOTHÈQUE BONDIEUNE. QUE VAUT VRAIMENT CE 24^E OPUS ? CE BOND «CLASSIQUE» VOULU PAR SAM MENDES A-T-IL TENU SES PROMESSES ? UN BOND S'ÉTALONNE PAR RAPPORT À TOUS LES AUTRES AU REGARD D'UN CERTAIN NOMBRE D'ITEMS. POUR CHACUN D'EUX, NOUS VOUS AVONS DONNÉ LA PAROLE, AVEC À CHAQUE FOIS UN AVIS « POUR » ET UN AVIS « CONTRE ». PAROLES DE FANS.

Dossier conçu et piloté par
Guillaume **Évin**

SCÉNARIO-INTRIGUE

POUR

L'intrigue de *Skyfall* touchait déjà James au plus près. Et là, le scénario est tellement bien amené que, sans vraiment s'y attendre, même si on a quelques indices parfois, on en apprend davantage sur son enfance. C'est une bonne surprise. On s'attache d'autant plus à notre espion préféré qu'il apparaît plus humain encore dans cet opus.

Hélène Roujon

CONTRE

Spectre. Avec un titre si évocateur, on s'imagine que Bond va affronter tous les spectres de son passé, d'autant que dans le générique se mêlent des images de toutes les personnes ayant croisé son chemin. Malheureusement, Mendes actionne les mêmes rouages que dans *Skyfall*. On se demande si l'inspiration du scénariste ne s'est pas évanouie avec le succès du précédent film, car l'histoire semble un peu trop bâclée. Elle me fait penser au scénario d'un jeu vidéo, dont les scènes d'actions s'enchaînent les unes après les autres à un rythme effréné, mais sans aucune profondeur. On ne reconnaît plus 007, qui ressemble davantage à un garde du corps de la fille de Mr. White qu'à l'agent secret sensible et énigmatique de *Casino Royale*.

Lætitia Nahum

DIALOGUES

POUR

La recette du bonheur dans un James Bond ? Un cocktail grand spectacle/humour/sites de tournage/scénario/acteurs. Dans *Spectre*, les dialogues chargés d'humour, de tension non dissimulée, d'émotion parfois (Q et son recul légendaire couplé à son flegme très british) nous ravissent par leur sobriété. On apprécie le ton décalé de l'échange entre Bond et Madeleine dans le train ou le monologue très bien écrit de Monica dans la pénombre de sa villa. À l'heure des spectacles trop bavards de certains films européens, *Spectre* peaufine la justesse des mots, laisse place à l'émotion et aux non-dits. Une réussite !

Isabelle Mirocha

CONTRE

Les bons mots, c'est comme les impôts. Trop de bons mots tuent les bons mots. Et de même que ce film enchaîne les scènes d'action comme on enfile des perles, sans surprise, les formules succèdent aux formules. Là où on les attend. Elles font mouche, oui. Mais tout est là, trop parfait, trop lisse. Aussi impeccables que les costumes Tom Ford, taillés sur mesure. Décidément, on nous en a donné pour notre argent : dommage.

Jean-Claude Gally



Prenant en épaisseur, la figure hiératique de "M" occasionne des dialogues d'anthologie avec 007.





De l'avis des fans, unanimes, Léa Seydoux excelle dans son interprétation.

FIGURE DU MÉCHANT

POUR

Un méchant tout droit sorti de l'univers de Batman, mégalo depuis toujours et qui a vécu un traumatisme durant son enfance. Traumatisme ridicule pour certains mais tellement réaliste (Silva voulait se venger de sa «maman» qui l'a abandonné, est-ce mieux ?), Waltz fait du Waltz, mais il le fait tellement bien ! Il arrive à nous rappeler Dr. No attendant Bond dans sa base secrète et l'accueillant comme un invité de marque. Vivement la suite !

Patrice Gaudin

CONTRE

Christoph Waltz joue toujours très bien, surtout les méchants. L'orchestration de tous ces événements montre bien son machiavélisme. Par contre, sa part d'humanité qui le rapproche de James fait qu'il n'a pas le charisme suffisant pour vraiment l'écraser. Et surtout, son échec dans la scène finale – où il l'a sous son contrôle – est limite trop facile après tout ce qu'il a mis en place par le passé.

Hélène Roujon

BIBLE DES GIRLS

POUR

Blond tendre et brun sulfureux font très bon ménage dans *Spectre*, avec des actrices inspirées et inspirantes, tant par leur beauté que par la profondeur de leur jeu. Rien à redire sur ce casting qui mêle avec réussite la part obscure de l'Italienne Monica et toute la luminosité blanche et beige de la Française Léa, légère et gracieuse, souple et innocente. Le mariage de ces deux personnalités de femmes, éclairé par le superbe second rôle de Naomie (Moneypenny), sculpturale beauté, régale tous les fans de Bond girls.

Isabelle Mirocha

CONTRE

Le casting féminin semblait prometteur et inédit avec une James Bond lady (Monica Bellucci) plus âgée que 007. À l'écran, malheureusement, le compte n'y est pas. La prestation de la belle Italienne (sept minutes chrono) frôle le caméo de luxe. De surcroît, le personnage est littéralement laissé en plan. Lucia Sciarra sera-t-elle exécutée ? Exfiltrée par Leiter ? Reviendra-t-elle ? Léa Seydoux, elle, a la blondeur requise. Mais son rôle n'est pas assez fouillé. Une déception.

Guillaume Évin



Oberhauser devient Blofeld, Christoph Waltz en fait-il trop et Blofeld pas assez ?

COCKTAIL DES CASCADES, COMBATS ET POURSUITES

POUR

L'enchaînement des scènes est d'une telle fluidité, qu'on ne voit pas le temps passer. Heureusement que les dialogues entre les scènes d'action permettent de reprendre son souffle, car cascades et combats s'avèrent toujours plus impressionnants. On se laisse bien sûr porter par l'histoire, mais la mise en scène est tellement réaliste qu'on court, souffre et vit avec Bond tout au long du film.

Hélène Roujon



CONTRE

L'action est un gros soufflé. Le film débute par un pré-générique d'anthologie. Du rythme, de l'émotion, une belle photographie. C'est spectaculaire et créatif. On est au sommet. Ensuite, tout s'essouffle : la poursuite nocturne à Rome, la séquence «neige» en Autriche, la fuite du repaire de Blofeld et le final à Londres digne d'un épisode de 24h Chrono. L'ensemble est visuellement esthétique et bien monté, mais la mayonnaise ne prend pas. C'est lent, mou, sans réelle originalité par rapport aux autres productions du moment. Indigne de l'attente après Skyfall et des promesses des bandes annonces. Sam Mendes n'est pas Martin Campbell.

Jean-Jacques Molinié





SPECTRE

THÉÂTRE D'OMBRES

AUTEUR DU PASSIONNANT OUVRAGE *JAMES BOND, UNE ESTHÉTIQUE DU PLAISIR* – PUBLIÉ CHEZ L'HARMATTAN (VOIR *LE BOND N°41*), CLAUDE MONNIER NOUS EN CONFIE « RIEN QUE POUR NOS YEUX » LE CHAPITRE MANQUANT... ET POUR CAUSE, IL S'AGIT DE L'ANALYSE DE *SPECTRE*. AVEC NOS REMERCIEMENTS ET EN ESPÉRANT QUE CELA POUSSE CEUX QUI NE L'AURAIENT PAS ENCORE LU À DÉVORER SON OUVRAGE À NUL AUTRE PAREIL.

Claude
Monnier



Depuis plus de cinquante ans, l'alchimie particulière des James Bond consiste à reproduire la même formule, mais à chaque fois différemment. En dépit d'une structure scénaristique similaire (007 part en mission à l'étranger, séduit l'héroïne et triomphe du méchant), chaque Bond possède en effet son propre concept visuel et thématique, correspondant à la volonté du metteur en scène, appelé par les producteurs pour amener sa touche.

L'atmosphère de fin du monde qui règne sur *Spectre*, cette ambiance pesante, hantée, volontairement stérile, est propre à Sam Mendes, cinéaste de la dépression. Certains peuvent, à bon droit, trouver cette tonalité rebutante, en regard de la période Connery, Moore ou Brosnan, mais cela correspond finalement assez bien à l'esprit des derniers romans de Ian Fleming (*On ne vit que deux fois* et *L'Homme au pistolet d'or*), dans lesquels Bond était au bout du rouleau. Étrangement, le grand public n'y trouve rien à redire, faisant un triomphe à *Skyfall* et *Spectre*, peut-être parce que la classe *old school* de la mise en scène, le soin de la direction d'acteurs, le changent agréablement de l'habituelle hystérie hollywoodienne ; peut-être aussi, plus profondément, parce que ces deux films sont en phase avec l'esprit du temps : cette lente dépression où le monde se love depuis le 11 septembre 2001, cette attente résignée de l'Apocalypse.

LINCEUL

Comme le dernier livre de l'Ancien Testament, l'exergue du film, sur fond noir, nous l'annonce : « Les morts sont vivants ». Autrement dit, les morts remontent à la surface pour le Jugement dernier. De fait, la plupart des personnages de ce bien nommé *Spectre* sont des « morts-vivants », des fantômes qui errent tristement sur Terre en attendant de rejoindre leur tombe : Bond, Blofeld, M. White, Lucia Sciarra. C'est l'essence de cet épisode, plus encore que dans *Skyfall*. Cette idée directrice est magistralement synthétisée par le long plan d'ouverture : Bond déguisé en Mort (déguisé, vraiment ?), glissant, hautain, parmi les convives du bien nommé « Jour des Morts » à Mexico, fendant lentement la foule pour apporter la Destruction, comme la Mort Rouge sous son « masque », dans le récit éponyme d'Edgar Poe. Pendant tout le film, Bond apparaîtra comme absent, détaché, et l'on ne sait, ô machiavélique ambiguïté, si cela est dû à un épuisement de Daniel Craig dans le rôle ou si cela vient d'une volonté de Mendes. On peut pencher poétiquement vers la deuxième réponse, si l'on songe à la demande de 007 à Q, lors de leur première réunion : « *Pouvez-vous me faire disparaître ?* »... De fait, même les tueurs du SPECTRE, sortis de l'ombre pour exécuter Lucia Sciarra, ne le voient pas : il est encore plus évanescent, plus invisible qu'eux, remontant de ténèbres bien plus profondes...

Le domaine de Bond et Blofeld, frères jumeaux au propre comme au figuré, est bien la Mort et c'est pourquoi Mendes revêt son œuvre d'une esthétique sépulcrale, toute de pierre et de béton. Un véritable caveau cinématographique, avec pour linceul la photo sépia de Hoyte Van Hoytema, très proche de celle de Gordon Willis sur la trilogie du *Parrain*, autre récit mortuaire qui a tant fasciné le public. Tout ce que traversent les personnages est donc déjà mort : la fête mexicaine, avec ces ancêtres que l'on déterre une fois l'an, le MI6 abandonné, dont le béton est à nu, la ville de Rome, dont l'architecture n'est que la survivance d'un passé glorieux mais révolu, le chalet où s'enterre littéralement M. White, au pied d'une lugubre et gigantesque montagne enneigée (la neige constituant bien sûr la mort de la Nature, dans un film où la verdure n'apparaît plus), l'hôtel L'Américain à Tanger, édifice vétuste sorti des années 1930, hanté par le flétrissement du mariage de M. White.

Pensons également au train marocain et à la Rolls, tous deux d'un autre âge, traversant le désert (et qu'est-ce qu'un désert, si ce n'est, là encore, un monde où toute vie a disparu ?). Quant au QG de Blofeld, il est hanté par les silhouettes sombres d'innombrables sbires, tous immobiles et identiques à leur pupitre, réifiés. Dans ce sanctuaire aseptisé, l'homme au chat blanc expose, sur une stèle, un objet mort par excellence, un météore. Comme il le suggère lui-même, cet objet est son autre « double » (après 007), un double de pierre que Mendes juxtapose longuement sur son



Rome enveloppée par la nuit et la photographie de H. Van Hoytema : une esthétique sépulcrale.

visage, dans une belle composition en reflet. Ce météore, au fort pouvoir destructeur, est lui aussi venu d'un autre âge, remontant patiemment de la nuit des Temps pour accomplir son œuvre. Et c'est aussi dans la nuit (soit la mort du jour) que se déroulent de longues scènes du film, influençant forcément le ressenti du spectateur : la deuxième rencontre avec Lucia Sciarra, chez elle, la réunion glaçante du SPECTRE, la poursuite en voitures dans les rues sans vie de Rome, la veillée à l'hôtel « L'Américain », la bagarre dans le train et le final à Londres.

Dans le plan précité, qui juxtapose Blofeld (sur la droite) et le météore (au centre), Bond est bien sûr présent (sur la gauche), symétriquement. Et tout au long du film, Mendes aura pris soin d'établir de constants parallèles entre ces frères d'outre-tombe : thématiquement, ce sont tous deux des assassins, des agents de la Mort, chacun travaillant simplement pour une entité différente, et leur attirance commune vers les photos de personnes décédées suggèrent peut-être qu'ils rêvent de les rejoindre ; visuellement, ce sont de nombreux plans en écho, qui ont un impact subliminal sur le public, même le moins attentif : silhouette noire de Bond assis dans la planque londonienne (au dernier acte) répondant à l'apparition de Blofeld durant la conférence romaine du SPECTRE ; face à face de part et d'autre d'une vitre blindée (au sous-sol du MI6), sur laquelle le reflet de Blofeld, à la coupe et à la couleur de cheveux similaires, semble émaner de Bond. De fait, s'étant construit négativement sur sa jalousie envers

Bond, Blofeld est bien une création involontaire de ce dernier. Mais Christoph Waltz étant légèrement plus petit que Daniel Craig, cela renforce l'impression d'un reflet amoindri, corrompu par le Mal. Du reste, à la toute fin, le parallèle se casse, mais non la symétrie : Bond est debout sur le pont, Blofeld couché. Lui qui était si inquiétant dans l'ombre, à Rome, semble ici aussi dérisoire que le Magicien d'Oz, surpris derrière son écran de fumée.

DRAMATURGIE

En gros plan et superposé au visage de Blofeld, le météore ressemble à un masque de tragédie antique, nous rappelant que ce méchant est bel et bien une créature ancienne, toute d'apparence et de mise en scène. Comme dans de nombreux Bond, l'essence du méchant contamine la forme du film. Ainsi, Mendes, qui vient du théâtre, fait de *Spectre* un véritable voyage dans cet art et ses différentes formes. Le théâtre, en tant que représentation, apparaît dès le début, lors du « Jour des Morts » à Mexico, royaume carnavalesque où le masque est roi ; mais c'est un masque de vérité, car n'oublions pas que la fonction première du carnaval (et du théâtre) est de faire ressortir, de déchaîner au grand jour, la comédie que représente la société.

La danse scénique, autre forme théâtrale, vient également à l'esprit, lorsque l'on voit, sidéré, la gestuelle si fluide de Craig, se faufilant parmi la foule, depuis la rue jusqu'au sommet de



Décors, costumes et personnages : la nuit et le noir enveloppent Bond.



Madeleine Swann vêtue de satin,
robe de star en hommage à Ingrid Bergman

l'hôtel, laissant volontairement Eros (sa compagne mexicaine, qui désire faire l'amour) pour Thanatos (sa mission mortelle, de l'autre côté du toit). C'est pourquoi le plan devait être d'un seul tenant, presque un plan séquence, puisqu'il ne fallait pas interrompre visuellement, par une coupe, cette danse de mort. Le théâtre, cette fois au sens du Tartuffe, c'est-à-dire l'hypocrisie dans ses deux acceptions (ancienne et nouvelle), revient lors des funérailles bourgeoises de Marco Sciarra, où les participants versent des larmes de crocodiles, tous filmés à distance par Mendes (y compris Bond, qui joue le jeu), comme sur une scène. Mais la composition des images (silhouettes noires sur fond de pierre blanche) n'en rappelle pas moins, par son dénuement, la mise en scène de certains opéras tragiques, ce qui est confirmé par les deux scènes suivantes, fascinantes : le retour de Lucia Sciarra chez elle et la conférence du SPECTRE.

Pour la première, Mendes en appelle à Visconti (en plein blockbuster !), artiste qui a passé sa vie à faire la synthèse entre l'opéra et le cinéma. Dans un manoir noyé d'ombres, au son d'un opéra italien, comme il se doit, Lucia avance, résignée, vers son exécution, accompagnée, plus que cernée, par deux tueurs du SPECTRE. Elle glisse alors vers la terrasse, caressée par deux travellings contraires, et les deux danseurs..., pardon, les deux tueurs, tout de noir vêtus, « s'effacent » en même temps, gracieusement, pour laisser apparaître, à la faveur d'un sobre recadrage, l'Ange exterminateur, plus furtif encore : 007. Le cinéma est peut-être à son meilleur quand il est de la danse. N'est-ce pas ce que suggérait Truffaut à propos de la mort de Boris Karloff, dans le *Scarface* (1932) d'Howard Hawks ?

Le cinéma, justement, cet autre art dérivé du théâtre... Mendes l'invoque pour envoûter aussi bien les personnages que les spectateurs. Ainsi, la deuxième scène, celle de la réunion romaine du SPECTRE, est un saisissant retour à l'orgie démoniaque de *Eyes Wide Shut* (1999, on peut mettre ce chiffre à l'envers) de Stanley Kubrick. Blofeld est bien le maître de cérémonie d'une réunion secrète, sacrificielle et sinistre. De même, *Le Septième Sceau* (1956) d'Ingmar Bergman vient à l'esprit lorsque M. White s'assoit devant un jeu d'échecs face à la Grande Faucheuse (Bond en personne), venue spécialement lui rendre visite.

Plus nostalgique et glamour, mais tout aussi troublant, le cinéma américain des années 1930 et 1940 remonte des tréfonds de notre mémoire avec l'hôtel L'Américain et le vieux train, au sein desquels Bond et la bien nommée Madeleine Swann plongent dans le passé et se laissent « contaminer » par les couples d'autrefois. D'abord un couple réel, mort depuis longtemps, celui formé par les parents de Madeleine (c'est pourquoi, touche freudienne, Bond et elle ne se touchent pas en cette chambre nuptiale, lieu de la scène primitive) ; ensuite un couple de cinéma hollywoodien : il faut voir la robe de star que revêt Madeleine à bord du train, robe qui la transforme littéralement en Ingrid Bergman, et qui la pousse à se prendre au « jeu ». Elle se jette alors passionnément dans les bras de Bond, comme ensorcelée, juste après un combat purement cinéphilique qui, de manière fulgurante, a projeté le couple dans les films *Goldfinger* (le reflet qui saisit juste à temps l'arrivée du tueur, clone de Oddjob) et *Bons baisers de Russie* (le corps à corps brutal, interminable, dans l'étroitesse des compartiments).



Ces mises en abyme constantes de Mendes ne sont ni gratuites, ni innocentes. Elles sont le reflet de notre monde post-moderne, déréalisé car fondé sur un flux continu d'images dont on n'a plus l'original, seulement des copies de copies. Les Bond sont toujours un commentaire sur la société de leur temps.

Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce théâtre d'ombres que constitue *Spectre* n'est pas un monde de faux-semblants, c'est le monde tel qu'il est, dans sa fuite du réel, sa perte d'identité et sa surveillance orwellienne, par écrans interposés : M. White dans sa cave, les sbires de Blofeld au QG marocain qui observent M en direct, en passant par Q ou les chefs d'État en conférence, tous sont renvoyés dos à dos. Par son cadre hautement bourgeois et ses bilans financiers entre « actionnaires », la réunion romaine du SPECTRE est un reflet acerbe, à peine déformé, des grands groupes financiers d'aujourd'hui, cherchant à déstabiliser une région du monde à leur profit (référence aux banques américaines « larguant » leurs emprunts toxiques sur les bourses européennes en 2007-2008 ?).

De la part de Mendes, qui dans tous ses films a remis en cause le modèle américain, la référence à *Eyes Wide Shut* n'est donc pas que cinéphilique : comme Bill Harford, le médecin parvenu interprété par Tom Cruise, Bond est un homme du peuple qui vient en intrus au milieu de la haute société, il est tout de suite repéré à son insu (même connivence de regard,

entre le haut et le bas, même voyeurisme de l'« invité » que chez Kubrick) et finit par être rejeté violemment, tel un corps étranger, par cet organisme puissant et anonyme. Mais contrairement au pion Bill Harford, Bond est l'homme du peuple qui met à mal la perversité des riches : il y a toujours eu un côté « Columbo » chez 007 !...

Toutefois, dans *Spectre*, le happy-end de circonstance est amer : au milieu d'un pont symbolique, partagé entre deux silhouettes contraires, M et Madeleine, c'est-à-dire le Devoir d'un côté et la Vie de l'autre, Bond tient en joue son double, Blofeld. A priori, c'est lui le gagnant puisque, on l'a vu, il est debout et Blofeld couché. A priori, il choisit la vie puisqu'il épargne Blofeld et part du côté de Madeleine. Mais cette dernière n'est que l'ombre de Vesper Lynd, il la quittera probablement au bout de quelques semaines. Sa fuite est donc illusoire. Bond restera un homme hanté, maudit.

Dans ce monde cryptique qui est le nôtre, il y aura toujours a ghost in the machine, ou plutôt deux : Blofeld et 007. On l'a vu, ils se reflètent l'un dans l'autre, ils se nourrissent l'un de l'autre. Et comme son homologue, Blofeld reviendra... ■



Le repaire de Blofeld : la surveillance perpétuelle et la menace orwellienne.



CLUB
JAMES BOND
 FRANCE

TOUJOURS PLUS HAUT



CHÂTEAU D'ANET
2016

19&20
 NOVEMBRE



jamesbond007.net





CATERINA MURINO PRIMA DONNA

C'EST UNE FILLE DE SARDAIGNE. UNE SOURDE DÉTERMINATION DANS LE REGARD, UN SOURIRE RADIEUX ET FRANC. ET UN DE CES REGARDS LUMINEUX, PROFOND, INTENSE QUI VOUS ATTRAPE ET NE VOUS LÂCHE PLUS. IL EN DIT LONG SUR LA PERSONNALITÉ DE CATERINA, LA PLUS FRANÇAISE DES ACTRICES ITALIENNES. BIEN PLUS COMPLEXE QU'UNE SCULPTURALE BEAUTÉ...



Pierre
Fabry

De sa terre natale, baignée de soleil, elle a la simplicité toute méditerranéenne. Ce rapport direct et inné aux autres, qui masque une timidité réelle. Ce goût du partage aussi. Et un franc parler inhabituel dans le monde convenu du 7^e art. Caterina est une beauté sans fard. La belle est surtout spontanée, vraie et curieuse de tout. Lors de sa première rencontre avec le Bureau du Club (voilà sept ans déjà), elle nous pressait de parler de... nous !

Le succès et la popularité n'y ont rien changé. Depuis ses lieux de tournage, Caterina est toujours attentive au Club, à son actualité, à nos activités. Elle qui avoue n'être pas « glamour », à l'opposé de son image sur papier glacé que les plus grandes maisons s'arrachent, d'Omega à Mauboussin, en passant par Chaumet. Sans doute pour ce supplément d'âme si rare. C'est un rôle qu'elle assume. Il est pourtant à mille lieux de ce qu'elle est, passionnée de philosophie, de gemmologie... et de tango. Et d'abord (surtout ?) une comédienne de théâtre : ses premières amours romaines qui voient ses débuts en 1999, auxquelles elle reviendra bientôt.

Latine, profondément croyante, Caterina croit aux hasards, au destin, qui lui a si souvent été favorable, comme lors de sa rencontre avec Christian Clavier, son parrain de cinéma en France, qui la choisit pour *Lenquête corse*, à ses côtés et ceux de Jean Reno, qu'elle a retrouvé récemment. Le film lance alors sa carrière dans l'Hexagone, alors qu'on l'oublie un peu dans sa patrie natale. Neuf films et trois téléfilms, et la série *XIII* pour Canal+ (deux saisons), suivront chez nous...

Puis il y eut bien sûr l'aventure Bond, inoubliable. Sa relation si particulière avec Barbara Broccoli. Son autre famille. À qui elle voue une reconnaissance jamais altérée.

La fidélité la caractérise assurément. Fidèle, elle l'est aussi à 007 et à Eon, répondant « présente » pour toutes les promotions, lors du soixantième anniversaire, ou encore pour être le visage du parfum « 007 for women », sorti l'an passé.

De son aveu même, Caterina vit une « vie trépidante », à cent à l'heure. Entre Rome et Paris, elle laisse finalement peu de place à sa vie personnelle. Passionnée, elle l'est aussi par les causes qu'elle défend. Celle de l'AMREF* notamment, auprès duquel elle nous enrôla tous avec bonheur lors d'une soirée mémorable avec le groupe Barrière au casino d'Enghien, en 2011. Opiniâtreté à faire et à parfaire, perfectionnisme d'une professionnelle exigeante et touche à tout. Et qui ne fait pas de vaines promesses.

Lors de notre première rencontre, sous les ors de l'hôtel George V, elle nous avait fait promettre de nous retrouver. Depuis lors, Caterina ne nous a pas quittés : dix ans du club, soirée caritative, mots chaleureux, événements à venir... Une grande dame, Donna Caterina. ■

*African Medical and Research Foundation



REPÈRES

- 1977 : Naissance à Cagliari en Sardaigne (Italie)
- 1999 : Formation théâtrale à Rome
- 2002 : Débuts sur le petit écran en France
- 2004 : *Lenquête corse* lance sa carrière hexagonale
- 2006 : Solange dans *Casino Royale*
- 2015 : Retrouve Jean Reno pour *Antigang*



021





BOND & BEYOND



007[™] DRESS CODE(S)

Christophe Hue
& Pierre Fabry



JAMES BOND VÉHICULE UN ART DE VIVRE. D'ABORD PAR SES VÊTEMENTS. POUR SES TENUES, COMME POUR SES FEMMES, SES METS, SES BOLIDES ET SES LIEUX DE PLAISIRS, EON PRODUCTIONS A TOUJOURS VOULU LE MEILLEUR. SI LES MODES PASSENT, ET SI 007 LES ÉPOUSENT ALLÈGREMENT AU GRÉ DES PARTENARIATS MARKETING, LES « CLASSIQUES » DEMEURENT COMME LA MARQUE DE 007. VISITE DU « DRESSING »...



BOND & BEYOND



Sean Connery entre les mains d'Anthony Sinclair, tailleur londonien de Terence Young.

0 2 4

LE CHEVALIER ET SON ARMURE

QUE N'A-T-ON PAS ÉCRIT SUR LES VÊTEMENTS DE 007 ?
EMBLÈME DU LUXE, HOMME-SANDWICH, PORTE MANTEAU
CLASSIEUX, SELON LES ÉPOQUES ET LES CRITIQUES... LES
COSTUMES DE BOND C'EST CERTES UN PEU TOUT CELA, MAIS
SANS AUCUN DOUTE BEAUCOUP PLUS.

Au départ pourtant, rien n'était écrit. Les romans de Ian Fleming sont étrangement silencieux sur la garde-robe de l'agent. Elle doit se fondre dans la masse et être pratique pour qui s'envole régulièrement pour des missions aux quatre coins du monde. Des chemises en soie, des complets de tailleurs anonymes dont on ignore tout. Le romancier de coutume si méticuleux délaisse les tenues de 007 pour mieux détailler – par contraste – celles de ses extravagants alliés ou adversaires (Drax, Krest...), dont le symbolisme est poussé. Nick Foulkes relève que la rigueur calviniste de Bond, due à ses doubles ascendances écossaises et suisses, lui permet d'adopter sur ce plan aussi une attitude hautaine voire dédaigneuse¹. Les vêtements de Bond sont à l'image du militaire/ fonctionnaire du Gouvernement et de sa personnalité, sombre et taciturne : « Il porte son habituel complet bleu foncé non croisé, chemise blanche, mince cravate tricotée de soie noire »², le tout rehaussé de... mocassins. Shocking !

C'est donc à l'écran que James acquiert ses lettres de noblesse stylistique. « L'élégance de Bond a toujours été importante à mes yeux. Il s'habille avec soin et, s'il n'est pas issu de l'aristocratie, il n'en symbolise pas moins, pour moi comme pour d'autres, ce style britannique inimitable, celui des gentlemen qui savent à coup sûr ce qu'il convient de porter, de boire ou de dire, et à quel moment il faut enfreindre les règles », insistait « Cubby » Broccoli quelque temps avant sa disparition. C'est donc sous son impulsion et, on le sait, surtout sous celle de son premier réalisateur Terence Young que Connery / Bond acquiert son allure depuis tant imitée.

L'histoire est connue. Young fait de Connery son clone. Il le confie aux mains de son tailleur personnel, le fameux Anthony Sinclair, qui règne en maître sur Conduit Street tout près de Savile Row, artères huppées de la capitale britannique. La chemise en coton à poignets napolitains (le poignet mousquetaire avec plus de simplicité qui demeure jusqu'à *L'homme au pistolet d'or*), est rehaussée de cravates unies en soie, tricotées ou brochées, et de chemises venues des meilleurs façonniers de Londres, Budd, Turnbull & Asser de Jermyn Street. Sinclair a aussi l'idée de vêtir Connery du pantalon étroit et d'une veste longue à taille marquée d'esprits militaires en les modernisant d'un gilet droit à six boutons, revenus aujourd'hui en grâce.

Les costumes anglais simples impeccables égrenent toutes les tonalités de gris et de bleus, plus rarement marrons.



Pour Broccoli, c'est avec *Bons baisers de Russie* que se définit le style Bond. Ici Sean Connery dans un costume droit « prince de Galles »

Taillé dans les laines les plus précieuses, ils ne se froissent pas et sont une seconde peau pour l'ancien docker, qui semble les avoir portés toute sa vie. Tout comme le smoking. La tenue n'a rien d'extravagant dans la haute société britannique qui fréquente toujours assidûment les clubs dans cet immédiat après-guerre. Il est d'usage de s'habiller pour le dîner, et invariablement Bond le fait dans chaque film. Les années Connery sont surtout marquées par le costume prince de galle gris, trois pièces svp, arboré notamment chez Kerim Bey et dans le ranch d'Auric Goldfinger.

En prenant d'autres traits que celui du hiératique écossais, Bond fait évoluer son dressing au gré des goûts de ses interprètes et des modes, par nature passagères... Moore introduit les motifs, Dalton revient à la sobriété que Brosnan abandonne au profit de tons plus vifs et de pochettes de soie pliées « à l'anglaise » assorties (par contraste avec la pochette pliée en carré du Connery des sixties, concession à la mode américaine d'alors).

Si l'on excepte le clone Lazenby, Moore incarne un Bond « bigger than life », parodique. Les costumes s'en ressentent. Et l'époque cols « pelle à tarte » et (légères) « pattes d'éléphants » le (des)sert. Esthète, Sir Roger impeccablement vêtu dans *Le Saint* dessine ses costumes dans *Amicalement vôtre*. Il a donc un œil attentif à son vestiaire et choisit scrupuleusement les étoffes de 007 avec son agent chez le tailleur Doug Hayward, qui habille les grands de ce monde. Il emmène aussi son tailleur



L'arrivée de Roger Moore est marquée par la modernité... d'alors, et notamment la fameuse veste safari qui sera son empreinte.

personnel, Cyril Castle et son artisan chemisier, Frank Foster. Pourtant reste de lui hélas, l'improbable tenue safari qu'il ressort inmanquablement à chaque film, aussi sûrement que Blofeld et ses succédanés les cols Mao. Replaçons cela dans le contexte – celui de la mode de l'époque ! – et retenons plutôt les costumes trois pièces ajustés à rayures tout à fait Bondiens.

« Bond est à l'écran depuis plus de trente ans, il faut respecter certaines choses ; ses costumes par exemple. »

Martin Campbell, 1995

Avec Timothy Dalton et les 80's, viennent les temps du réalisme et de la disette. Les esprits chagrins estiment que ses adversaires sont mieux vêtus que l'agent 007 au look décontracté qui fait alors fureur (certains diront négligé, d'autres sportswear célébré par Ralph Lauren qui émerge alors). En fait rien ne les distinguent vraiment : les vêtements sont amples, les formes invisibles.



Au cours des années 80, les vêtements de sport prennent le dessus, pour Bond aussi... place au blouson.

Il faut attendre Pierce Brosnan pour voir le retour au classicisme sous l'égide de Lindy Hemming et du tailleur italien Brioni, qui confectionne toute la garde-robe de 007. C'est la première fois qu'une maison d'un tel renom est à ce point ouvertement associée à la saga. Brosnan en devient l'ambassadeur ; Brioni revisite les archives d'Eon à travers un ouvrage resté fameux. Le style anglais demeure dans les trois comme dans les deux pièces, associés au traditionnel blazer.

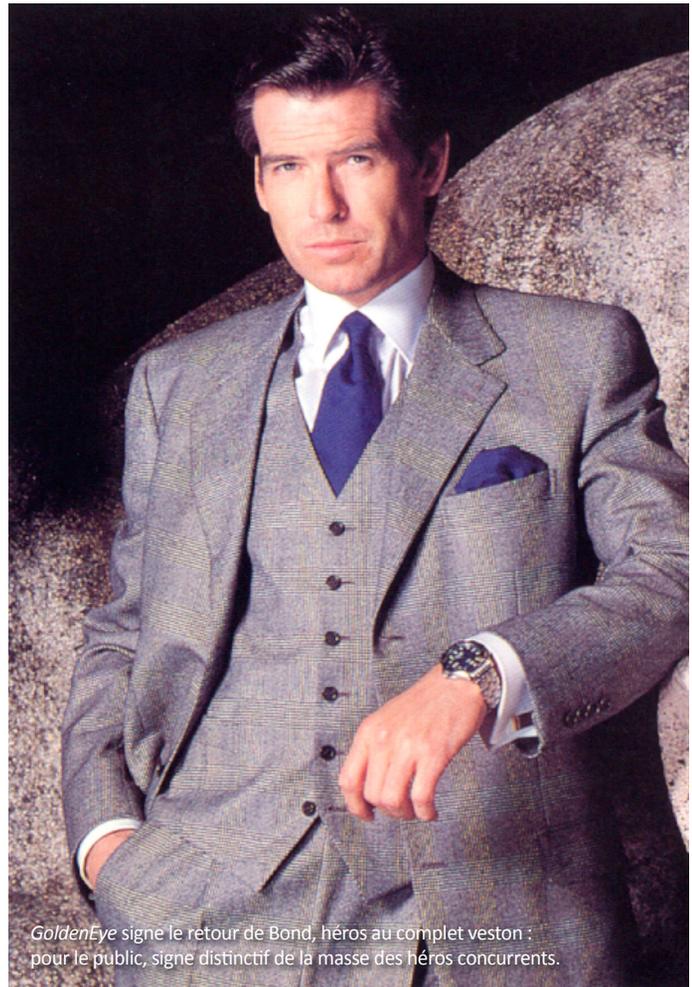
Les années Craig marquent un tournant. Ou plutôt trois. D'abord, un changement permanent de costumière. Daniel en connaît trois alors que Pierce n'a connu que Lindy Hemming. Pour *Spectre*, la frenchy Jany Temime remplace Louise Frogley mais poursuit la veine souhaitée par l'acteur et son réalisateur. Ensuite justement, surviennent le goût de Daniel et sa volonté de favoriser ses marques et tenues de prédilection, qui ne sont pas sans rappeler celles d'un cinéma qu'il aime et d'un acteur qu'il vénère par-dessus tout, Steve McQueen. Enfin, la volonté – à partir de



l'arrivée de Sam Mendes aux commandes – de conjuguer ces desiderata aux références/allusions affirmées aux films passés. Démonstration. Stylistiquement *Skyfall* est indubitablement marquée par les sixties et la « Connery's touch » des premiers films : costumes cintrés, bas de pantalon fuseau, bas de jambes courts, tons gris ou bleus classiques ; revers et cravates étroits plutôt sombres sur chemises blanches ou bleues ; mailles fines ; smokings col de châle bleu sombre ; cheveux courts... *Spectre* est quant à lui ouvertement revendiqué comme une référence à *Au service secret de Sa Majesté* et *Vivre et laisser mourir* : costumes très croisés aux revers très larges (sans aller jusqu'aux chemises col « pelle à tarte » !), rayures voire carreaux sur bleu pétrole (voir la séquence d'ouverture mexicaine), retour de la veste de soirée blanche version Moore (*L'homme au pistolet d'or*)³, sans parler du col roulé et des tenues alpines seventies, inspirées des pantalons militaires des Chasseurs alpins français... C'est un peu comme si à mesure que le personnage de 007-Craig prenait de la bouteille et des rides, il progressait aussi dans la saga...

Quoiqu'il en soit James Bond demeure l'un des derniers héros à porter le complet veston depuis trente ans sacrifié par Hollywood sur l'autel de la praticité (voir Indiana Jones, Ethan Hunt, Martin Riggs, John MacLane, Jason Bourne...). Le costume devient même alors l'uniforme des « méchants » ou des anti-héros. Seul il subsiste dans les reconstitutions historiques (*Les Incorruptibles*, *Le Parrain*, *Chinatown* ou *Gatsby*...) des années 20, 30 et 40.

Si les différents interprètes ne furent pas tous logés à la même enseigne, on relève toutefois des permanences, des passages obligés, autant de citations rassurantes pour les spectateurs du monde entier : le smoking ; le blazer, la tenue alpine, le complet veston (trois pièces) et – bien sûr – l'uniforme de la Marine (auquel Craig a pour l'heure échappé). Lors de la sortie de *GoldenEye*, Lindy Hemming en livrait la raison : « *Le public a l'habitude d'aller voir plusieurs fois les films de Bond. C'est pourquoi il est important de préserver le côté classique du personnage* »... d'où le choix toujours assumé de la sobriété des lignes du



GoldenEye signe le retour de Bond, héros au complet veston : pour le public, signe distinctif de la masse des héros concurrents.

vêtement masculin des années 60-65. D'autant que tous ces éléments (pantalons à poches obliques, costumes non croisés à trois boutons, manteaux trois-quarts dérivés du Chesterfield, veste de chasse, cravates en maille, bottillons ou chukas, vêtements sportifs imitant les combinaisons de ski des sixties...) sont encore d'actualité et sans cesse revisités par les stylistes d'aujourd'hui en prêt-à-porter comme en sur-mesure.

Car quel que soit son visage, un seul héros de fiction symbolise en toutes circonstances par ses vêtements, le style et le raffinement en faisant fi du temps qui passe : Bond, James Bond. ■

¹ In « *James Bond 007, de Goldfinger à GoldenEye* », cf. sources

² Ian Fleming, « *L'Homme au pistolet d'or* »

³ Pour ce dernier costume, Miss Temime dit s'être inspirée plutôt de Bogart dans *Casablanca*. Les observateurs avisés relèveront que Sean arborait toutefois la veste blanche dans *Goldfinger*, et Harrison Ford aka Indiana dans *Indiana Jones et le temple maudit*, hommage spielbergien à la saga

Sources

- Collectif (Foulkes, McInerney, Norman, Sullivan) ; *James Bond 007, de Goldfinger à GoldenEye*, Flammarion, 1996
- « *A touch of style* », Léo Soesanto, *Les Inrocks – Hors Série James Bond*, 2015
- Consultez le site de Matt Spaser, www.thesuitsofjamesbond.com ou www.jamesbondlifestyle.com ou www.jbsuits.com



Daniel Craig revisite les décades au gré de ses films, *Skyfall* est marqué par les 60's et le fameux smoking à col châle de Connery ; *Spectre* par les 70's.



DRESSING LIST

001. Le smoking. Consubstantiel à Bond jusqu'à désormais s'identifier à lui, et réciproquement. Tout commence avec ce cliché promotionnel de *Dr. No* : Sean le sublime, alors qu'il ne le porte que quelques minutes dans ce premier film. On connaît la suite et le devenir de cette pièce d'habillement de drap de laine et mohair (noire ou blanche) créée à l'origine pour le roi Edouard VII et les fumoirs. Il supplante après-guerre l'habit (queue de pie). 007 les arborera tous : croisé, droit, à revers de satin ou faille de soie, col châle ou cranté, deux ou plusieurs boutons, avec ou sans ceinture de soie...



Son nom est Bond, Commander Bond.



Laine et soie, col châle d'inspiration militaire, revers de manche en satin et boutons recouverts : le smoking typique des années 60...

002. L'uniforme. Afin de rappeler son statut de Commander, il est épisodiquement de retour dans chacune des ères bondiennes : *On ne vit que deux fois*, *L'espion qui m'aimait*, *Demain ne meurt jamais*... Sauf pour Lazenby, Dalton et Craig... du moins pas encore.

003. Le blazer. À l'origine veste courte créée par un sous-officier de l'amiral Nelson commandant du navire éponyme, le Blazer. Son adaptation civile de la veste croisée de l'officier de Marine contemporaine de toile bleue ornée de boutons écussons fut un classique bondien aujourd'hui daté. C'est oublier sa permanence dans la saga.



Croisé ou droit, à six ou deux boutons... Sean, George mais surtout Roger et Pierce sont friands du blazer.

004. Le complet veston, trois pièces. En vogue dans les 60's, le port du gilet sous la veste est un marqueur social : celui d'une classe aisée. Les bureaux et transports surchauffés ont raison de lui hormis dans les grandes occasions. Il fait régulièrement un retour en force dans le prêt-à-porter masculin. Dans la saga, Connery en fait sa marque de fabrique. Quels que soient coupes ou tissus, tous les Bond l'endossent hautainement avec élégance (ah, la fameuse scène avec Donna Lucia), toujours sur une chemise blanche et une cravate sombre.



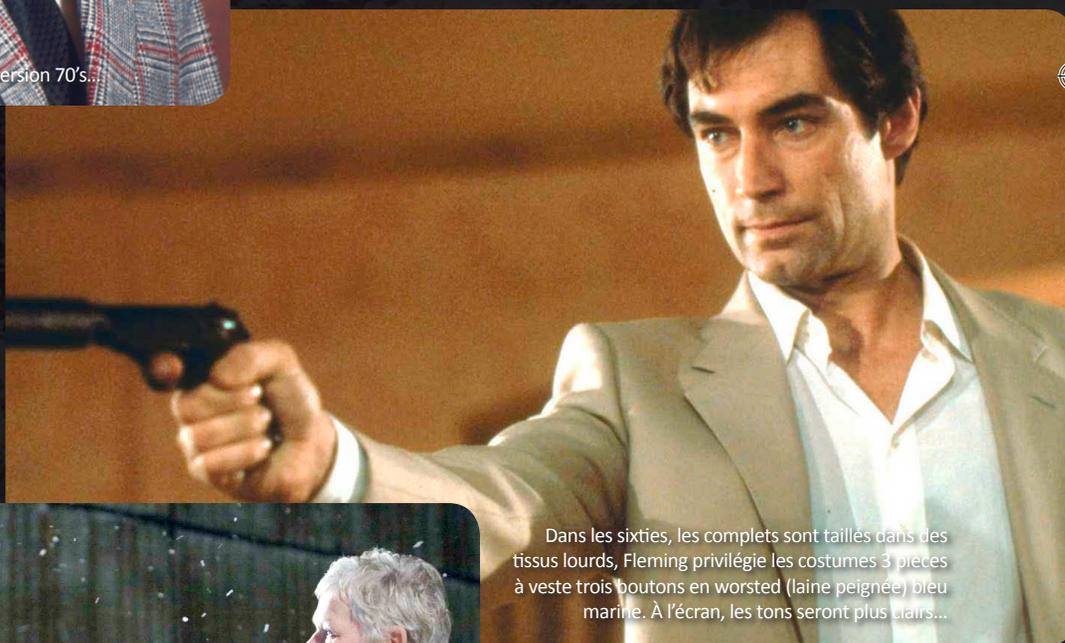
Le complet veston, « marqueur » de l'ère Connery... ici une version grise pour *Goldfinger*, restée fameuse.



Moore réinterprète le costume de tweed, hélas en version 70's...

005. Le costume de tweed. Première apparition dans *Goldfinger*, lors de la poursuite alpine... veste d'équitation ajustée à la taille, deux boutons, une fente et pantalon de tricotine fauve, la photo fit le tour du monde. Moore y vient dans *L'homme au pistolet d'or*, *Moonraker* puis *Dangereusement vôtre*, et Dalton dans *Tuer n'est pas jouer...* À quand Daniel ?

006. Le costume léger. Beige, marron, gris bleu, base de la garde-robe bondienne, il est en coton ou en lin une tenue de prédilection dans les pays chauds, avec ou sans cravate : en Inde (*Octopussy*) ; à Tanger (*Tuer n'est pas jouer*) ; en Jamaïque (*GoldenEye*) ; en Bolivie (*Quantum Of Solace*)...



Dans les sixties, les complets sont taillés dans des tissus lourds, Fleming privilégie les costumes 3 pièces à veste trois boutons en worsted (laine peignée) bleu marine. À l'écran, les tons seront plus clairs...



Craig ne quitte pas son pardessus, épousant le style de chaque aventure, depuis les toits de Londres au cimetière romain...

007. Le pardessus. À l'imperméable, Bond préfère le cachemire du pardessus traditionnel. Connery n'en use qu'une fois, avec un couvre-chef au début de *Dr. No*. Lazenby le modernise, trois-quart et croisé. Moore le porte au-dessus du genou et avec col de velours, dans *Vivre et laisser mourir*. Brosnan y revient dès *GoldenEye*, en version beige dans *Demain ne meurt jamais...* Craig ne le quitte pas.

CRAIG'S CHOICE

Christophe
Hue

RIEN N'EST LAISSÉ AU HASARD PAR DANIEL CRAIG LORSQU'IL ENDOSSÉ LE RÔLE DE L'AGENT SECRET LE PLUS POPULAIRE AU MONDE. NON SEULEMENT NOUS FAISONS UN BOND EN ARRIÈRE AVEC LE RETOUR DU SPECTRE, MAIS NOUS TROUVONS DANS CET OPUS UN DANIEL NOSTALGIQUE DES TENUES ENDOSSÉES PAR SES ILLUSTRES PRÉDÉCESSEURS... DANS CE DOMAINE ENCORE, CRAIG EST DÉCISIONNAIRE ET IMPOSE SES VUES.

De plus en plus présent sur les scénarios de la saga, et maintenant dans la production, Daniel Craig impose son style et ses références vestimentaires avec une pointe de vintage qui en fait aujourd'hui le « king of cool » des temps modernes et ce n'est certainement pas par hasard mais plutôt le souhait de l'acteur que de mettre à nu son admiration pour Steve McQueen.

Il me paraissait important de démarrer cette rubrique que vous retrouverez désormais dans chaque *Le Bond* par la description de la première affiche qu'il nous a été proposé de découvrir pour le lancement de *Spectre*.

Quelle fut ma surprise en découvrant cette magnifique photo du nouveau James Bond ! Col roulé noir, holster apparent, œil vif, le message est clair : outre Roger Moore dans *Vivre et laisser mourir* (film étalon du réalisateur Sam Mendes), la référence est Steve McQueen dans le rôle de Bullit. Tourné en 1968 dans les rues de San Francisco, film qui deviendra un mythe, dans lequel Steve McQueen endossera définitivement son statut de légende.

Il n'est pas inintéressant de rappeler qu'avant Daniel Craig un autre acteur célèbre et non le moindre puisqu'il s'agit de notre Bebel national, j'ai nommé Jean-Paul Belmondo, lui aussi prenait exemple sur Steve McQueen : son affiche dans le film *Peur sur la ville* en 1975 étant la quasi réplique de l'affiche de Bullit, col roulé noir, holster sous le bras.

Daniel Craig n'a pas tardé à imposer son style dans chaque épisode de James Bond. Ses clins d'œil à l'acteur américain ont démarré dès son premier film dans le rôle de l'agent secret. Rappelez-vous *Casino Royale*, James Bond à Venise sur son voilier

Vivre et laisser mourir, « cool » attitude pour Moore, référence à *Bullit* sorti en 1968 ?





Tee-shirt blanc Sunspel, pull col châle Tom Ford, chino beige : la tenue préférée de McQueen à la ville.

apparaît avec un tee-shirt blanc immaculé col v (de la marque anglaise Sunspel), un pull col châle bleu marine (Tom Ford) et un chino (pantalon de coton) beige ; tenue préférée de McQueen à la ville, et repris dans tous les magazines de mode hommes ces dernières années.

Autre référence, dans *Quantum of Solace*, lors de l'arrivée via un bateau sur l'île de Mathis. Craig arbore une chemise blanche gilet col châle noir chino beige, à nouveau avec des Chuckas marrons (chaussure daim montantes, ici de la marque Church's), les modèles préférés de l'acteur américain.

Enfin sa façon de porter le costume près du corps, la succession des costumes et leurs styles différents ne sont pas sans rappeler ceux de Steve dans un autre film devenu culte *L'affaire Thomas Crown*.

Mais revenons à *Spectre* pour décrypter non seulement les choix vestimentaires mais aussi les accessoires utilisés par James Bond et vous donner, chers lecteurs, les références de ses articles et l'endroit où l'on peut les trouver.

Commençons par le col roulé : un pull cachemire de la luxueuse marque anglaise N'Peal qui avait déjà épuisé ce modèle quelques jours après la sortie du film. Mélange de cachemire et fil de soie, ce pull-over col roulé est léger et parfait pour l'action. Dans cette aventure, Daniel Craig porte un col roulé noir et un autre gris à torsades de la même marque... Fidèle, puisque cette marque est présente depuis *Skyfall* lorsqu'il retrouve ses racines dans le manoir de son enfance. Il s'agissait alors d'un pull cachemire bleu ciel. Imposée par l'acteur, fervent défenseur du Made in

Great Britain, N'Peal étant une marque anglaise. C'est aussi son empreinte dans la saga, Craig fait travailler de nombreuses marques anglaises centenaires, à l'instar des chaussures Crockett & Jones depuis *Skyfall* (Church's était la référence depuis *GoldenEye*).

Craig a réussi à imposer la manufacture disposant du Royal Warrant (agrément de fournisseur officiel de la famille royale) et les porte « à la ville » également, de même que les fameuses vestes de chasse Barbour qu'il porte dans *Skyfall* en 2012. Notons aussi les chemises Turnbull & Asser, vieilles références de la saga, et bien d'autres que je ne manquerai pas de vous signaler au fur et à mesure des articles...

Daniel propose ensuite un pantalon en cachemire gris flanelle signé Tom Ford, couturier qu'il a imposé depuis le milieu de *Casino Royale*. Craig aurait eu un véritable coup de cœur pour le couturier texan qui dessine des modèles spécifiques pour les films et les décline ensuite en boutiques en toutes petites quantités et à prix d'or pour des clients fortunés. Ces collections couture de Tom Ford sont inspirées d'un style anglais, balayant d'un revers des années de collaboration avec de grandes marques italiennes, dont Brioni, lors des précédents épisodes.

Mais le plus grand hommage à Steve McQueen sont les chaussures, des chuckas marrons de la marque anglaise créée en 1873 : Sanders & Sanders à semelles crêpes, chaussures fétiches de McQueen (dans *Bullit* et dans la vie privée) qui se les faisait livrer par trois ou quatre paires.



DRESSING ROOM

Mais, comme toujours dans les Bond, l'accessoire avec un grand « A » est la montre. Fidèle à son Omega - contrat oblige - Daniel Craig étant ambassadeur de la marque, la Seamaster 300 édition limitée revue sauce vintage est mise en valeur sur l'affiche préventive. Plus épurée, elle dispose du fameux bracelet nylon dit « NATO » (OTAN) en référence à la Rolex Submariner Oyster Perpetual modèle 6538 portée par Sean Connery dans *Goldfinger* et *Opération Tonnerre* (voir *Le Bond* n°42). Omega et Rolex, leaders mondiaux de l'horlogerie se disputent depuis plus de cinquante ans la prédominance de la force et de l'élégance masculine. Rappelons que Rolex a été le premier à apparaître au poignet du plus célèbre espion en 1962 dans *James Bond contre Dr. No**. Omega arrivant bien plus tard en décrochant l'exclusivité à partir de *GoldenEye* avec Pierce Brosnan en 1995. Les Bond girls en exercice devenant automatiquement ambassadrice de la marque le temps du film, ou plus longtemps... à l'instar de Caterina Murino ou aujourd'hui de Naomie Harris.

Depuis une dizaine d'années le bracelet « NATO » est revenu en force. Amovible, il permet de se marier avec différentes couleurs selon les tenues choisies. Pour la petite histoire, ce bracelet de nylon tissé conçu d'une même pièce, d'une épaisseur de 1,2mm et d'une longueur de 280 mm (pour être fixé sur des combinaisons néoprènes) de couleur « Admiral Grey », est né dans les années 50 à la demande du ministère de la Défense britannique. On cherchait alors un bracelet résistant à l'humidité, aux variations de températures pour équiper les montres de dotation de ses armées. Il équipera ensuite les militaires de l'OTAN, les commandos et autres SAS.

Outre ce clin d'œil aux années Connery, vous aurez noté que *Spectre* ne manque pas de références aux précédents films de la série... Je ne manquerai pas d'essayer de relever pour vous chers lecteurs le défi de vous les indiquer toutes. ■



Les Bond girls ambassadrices d'Omega, privilégiée par Bond depuis 1995.

*À ce propos, nous ne saurions trop vous conseiller à nouveau la lecture de l'ouvrage de référence écrit par notre ami Frédéric Liévain, publié en novembre dernier, *L'espion qui aimait les montres* aux éditions du Cherche Midi.



En 2012, la marque anglaise Barbour édite le blouson porté par Craig dans *Skyfall* en série limitée et comportant le logo-titre du film.

SHOPPING LIST

- Pulls et cols roulés : N'Peal
- Chaussures : Church's
- Veste sportswear : Barbour
- Chukas : Sander&Sanders
- Montre Oméga et bracelet "NATO" : Omega et esprit-nato.

OPÉRATION BRISE-GLACE

OÙ ENVOYER BOND ? DANS LES ROMANS, IL A VISITÉ LA TURQUIE, LE JAPON ET CUBA. DANS LES FILMS, L'ÉGYPTE, L'AMAZONIE ET MÊME L'ESPACE. JOHN GARDNER, LUI, LE PROPULSE CHEZ LE PÈRE NOËL, EN LAPONIE, UN PÈRE NOËL ROUGE ET BLANC AVEC UNE DRÔLE DE CROIX GAMMÉE SUR LE DOS.



Valéry
Der-Sarkissian

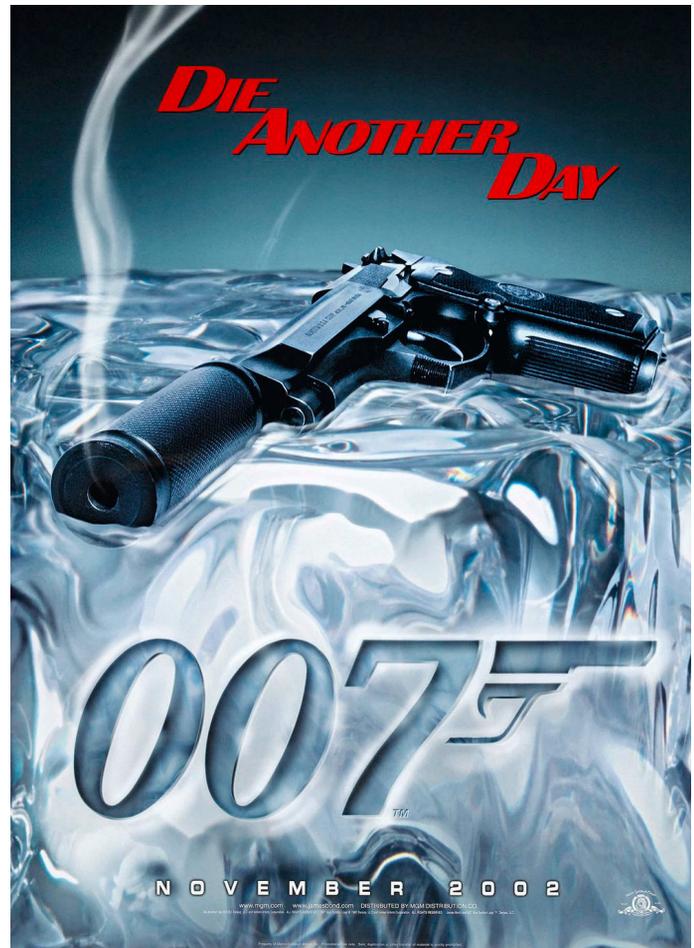
1983. Les deux premiers romans bondiens de Gardner, sorte de récits fleminguiens aseptisés bourrés de gadgets et d'action, se vendent merveilleusement bien. Mais un auteur américain est en train de modifier la donne. En proposant des histoires d'espionnage vraisemblables, riches et complexes, Robert Ludlum est en tête des ventes, avec notamment le succès de *La mémoire dans la peau* (*The Bourne identity*). Gardner va tenter de lui damer le pion.

C'est un fait avéré, la qualité des Bond gardnériens varie prodigieusement d'un roman à l'autre. Mais avec *Opération Brise-Glace* (*Icebreaker*), l'auteur donne clairement le meilleur de lui-même. Il mêle habilement le style de Fleming à la construction rigoureuse des intrigues de Ludlum, en liant le tout à sa sauce. Le récit, carré, est parsemé de descriptions et de digressions qui sentent le vécu, donnant une formidable consistance à une histoire où se succèdent les coups de théâtre. Bien entendu, des gadgets nés des dernières technologies, testés par Gardner lui-même, ajoutent un petit air de merveilleux (pour l'époque) à cette mission définitivement hors-norme.

Mais qu'est-ce donc qu'*Icebreaker* ? Une équipe constituée de quatre espions rivaux associés pour combattre un génie du Mal : James Bond du MI6, Brad Tirpitz de la CIA, Rivke Ingber du Mossad... et Nicolai Mosolov du GRU (les services secrets de l'Armée Rouge) !

Depuis un an, des terroristes de l'Armée d'Action National-Socialiste exécutent des communistes à travers le monde. Les nazis sont de retour ! Les Soviétiques proposent à trois services secrets occidentaux de s'unir pour lutter contre l'homme qui souhaite fonder le IV^e Reich, le comte Konrad von Glöda. Mais, sous le vernis d'une entente cordiale, chacun entend bien protéger ses propres intérêts...

Je soupçonne des lecteurs de rire. Nazis, IV^e Reich, Soviétiques... Serais-tu chez Hubert Bonisseur de la Bath, le très français OSS 117, l'espion qui porte des tricots de corps ? Non. Nous sommes chez James Bond, matricule 007, l'agent secret qui porte des Damart car en Laponie il fait très froid et pour draguer accoutré ainsi, ce n'est pas de la tarte (réflexion de notre héros lui-même au chapitre 2).



Gages de qualité, des idées issues d'*Icebreaker* seront employées dans les films : envoyer Bond dans le Cercle Arctique et affronter un nazi dans *Dangereusement vôtre*, faire revenir le SMERSH dans *Tuer n'est pas jouer*, et même décider que le méchant de l'histoire opérera à partir d'un palais de glace, ce qui sera vu dans *Meurs un autre jour*. Curieusement, une pré-affiche de ce dernier film sera un véritable copié-collé d'une couverture du roman de Gardner. En opposant Bond à un véritable méchant et en conduisant son récit de main de maître, John Gardner a amplement réussi sa tâche. Comme à son habitude, il s'appête à produire un très mauvais opus l'année suivante : *Question d'honneur* (*Role of Honour*). ■

Opération Brise-Glace (*Icebreaker*, 1983) de John Gardner est disponible sur des sites de ventes de livres d'occasion à moins d'un euro.



UN BOND EN ARRIÈRE



0 3 4





ALL TIME HIGH

007 ET LES ALPES

PARMI LES NOMBREUSES CONQUÊTES DE L'AGENT 007, CELLE DE LA MONTAGNE N'EST PAS DES MOINDRES. AU PANTHÉON DES DESTINATIONS PRISÉES PAR JAMES BOND, LA HAUTE MONTAGNE ET PLUS SPÉCIFIQUEMENT LES ALPES OCCUPENT EN EFFET UNE PLACE DE CHOIX, AUX CÔTÉS DE LA JAMAÏQUE OU DES BAHAMAS. REMISES À L'HONNEUR AVEC *SPECTRE*, VOICI UN PETIT PANORAMA ALPIN DES PLUS RAFRAÎCHISSANTS...



Pierre
Hirsinger

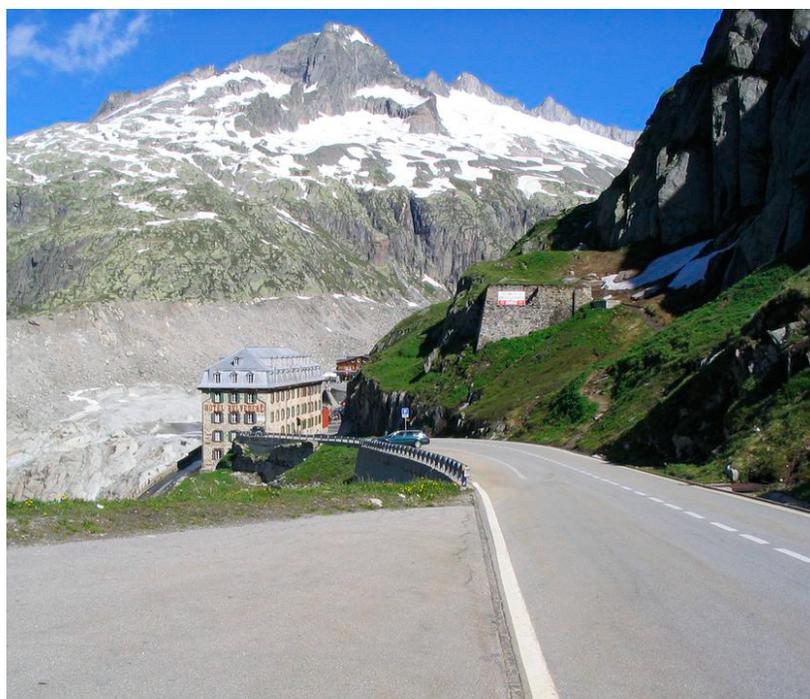
Comme bien souvent, l'origine des liens entre James Bond et les éléments qui en forgent le mythe sont à chercher du côté de Ian Fleming. En tant que membre de la bonne société britannique, Fleming a le privilège de séjourner tôt en Autriche (à Kitzbühel notamment) ainsi qu'en Suisse, pays dans lequel il étudie même brièvement en 1929. Fleming dut s'attacher à ses habitant(e)s, au point de donner des origines suisses à son héros (Monique Bond née Delacroix, dans le canton de Vaud, maman de... qui vous savez). Ce même pays est qui plus est évoqué dès *Vivre et laisser mourir*, lorsque Bond arrive à New York (!) sous un « ciel clair, digne de la Suisse ».

Les premiers lecteurs de Fleming doivent ensuite attendre *Bons baisers de Russie* (1957) puis *Goldfinger* (1959) pour voir l'agent 007 opérer pour de bon en territoire helvétique. Dans le premier cas, de retour d'Istanbul à bord de l'Orient Express, James Bond doit y être exécuté lorsque le train franchit le tunnel du Simplon. Il s'en sort pour suivre deux ans plus tard Goldfinger jusqu'à son usine située à Coppet, sur les rives du lac Léman. Auparavant, il dépose Tilly Masterson à l'Hôtel de Bergues à Genève. Tout cela relève néanmoins de la « toile de fond », avant que la haute montagne ne devienne un élément essentiel de l'intrigue dans *Au service secret de Sa Majesté* (1963). Dans cette aventure-culte, James Bond retrouve la trace de Blofeld, réfugié sous une fausse identité dans une clinique spécialisée dans le traitement des allergies et située au sommet d'un massif des Alpes suisses. En s'inspirant de ses propres souvenirs de jeunesse, Fleming situe enfin une partie de son intrigue *Octopussy* (1965) à Kitzbühel dans le tyrol autrichien, un élément qui revient au-devant de la scène avec la sortie 50 ans plus tard de *Spectre*. Avant cela, petite analyse de la place de la montagne dans les films précédents.

Bien qu'adaptées dans un ordre différent à l'écran, les toutes premières aventures de James Bond ne laissent qu'une place minimale à la montagne, à l'instar du modèle littéraire.

Première - fausse - incursion dans *Bons baisers de Russie* : 007 et Tatiana traversent les Alpes dinariques pour rejoindre Venise et échapper au SPECTRE (séquence filmée en Écosse). L'année suivante, c'est au volant de la mythique Aston Martin

DB5 que l'agent britannique découvre enfin les sommets suisses en été (une rareté, dans la saga bondienne montagne = neige le plus souvent), qui servent de cadre à la filature par 007 de Goldfinger dans le film éponyme. Dans une anarchie géographique faisant la part belle aux sommets de la Suisse centrale, le milliardaire gagne son usine de Stans en passant par le col de la Furka (2 431 m) et la station d'Andermatt. Dans ce cas encore, la montagne est un décor - certes somptueux - destiné à mettre en valeur la DB5 et à faire évoluer les personnages dans des paysages magnifiques, l'une des marques de fabrique de la saga. Ce n'est qu'avec le prochain épisode que la montagne va réellement devenir un élément à part entière de l'intrigue. *Au service secret de Sa Majesté* peut donc être considéré comme le premier Bond alpin, aussi bien grâce à ses formidables scènes de poursuites sur glace ou sur neige que grâce à son décor principal, le restaurant panoramique du Schilthorn (2 971 m), qui sut exploiter les retombées du film et transformer le site en une attraction unique et incontournable, tant dans l'histoire du tourisme montagnard que dans celle du mythe James Bond.



UN BOND EN ARRIÈRE

Il faut attendre *L'espion qui m'aimait* pour revoir 007 faire parler la poudre blanche. Dans le pré-générique, l'espion anglais échappe à ses poursuivants au terme d'une vertigineuse poursuite à ski, sensée se dérouler au-dessus de la station - fictive - de Berggarten, dans les Alpes autrichiennes (en réalité, au-dessus de St. Moritz dans les Alpes suisses pour la partie à ski, le célèbre saut final ayant été filmé sur le mont Asgard au Canada). Détail innovant : James Bond se sert d'un gadget dans cette séquence. Rien d'étonnant, la pratique des sports d'hiver (et le matériel qui lui est associé) ne cesse de se développer, ce que la saga James Bond en tant que miroir de l'évolution de notre société ne fait que refléter.

Les années 60-70 marquent en effet l'accès des classes moyennes aux sports d'hiver et variés. Aussi le prochain Bond alpin, *Rien que pour vos yeux*, déploie-t-il une véritable panoplie de pratiques sur neige ou sur glace : ski, bobsleigh, biathlon, patinage artistique, hockey, promenade en traîneau (!), descente d'un tremplin ou bien descente acrobatique en moto, rien ou presque ne manque pour offrir à Roger Moore l'une de ses meilleures aventures dans le smoking de l'agent 007. Signe des temps et de l'évolution des pratiques toujours, le pré-générique de *Dangereusement vôtre* s'ouvre sur de nouvelles contrées plus éloignées avec de nouvelles pratiques sur neige, en l'occurrence le snowboard en Sibérie (en réalité, c'est à nouveau les hauteurs de St. Moritz qui ont servi au tournage, ainsi que l'Islande pour la partie « banquise »).



Le tremplin de saut à ski de Cortina... en été.

James Bond se plaît dans les Alpes au point d'y retourner dans l'opus suivant, *Tuer n'est pas jouer*, où l'espion anglais tente de quitter la Tchécoslovaquie pour l'Autriche au volant d'une Aston Martin V8, via la montagne. Le voyage ne se fera pas sans encombre, 007 et le bloc de l'Est se livrant à une véritable guerre froide sur un lac gelé (le Weissensee, en Carinthie).

PLUS HAUT, PLUS LOIN, PLUS FORT

GoldenEye marque ensuite le retour de l'espion à l'écran et se doit de frapper fort, tant pour inscrire Bond dans son époque que pour ne pas le laisser à la traîne face à la concurrence. L'essentiel des extérieurs du pré-générique sont tournés en Suisse, dans deux séquences qui vont repousser les limites du genre... Tout d'abord, un saut en rappel de 220 mètres le long du barrage de Contra au-dessus de Locarno, puis un autre à moto servant à 007 à rattraper en vol un avion sans pilote qui chute d'une falaise.

Le film suivant, *Demain ne meurt jamais*, s'ouvre encore une fois sur un décor de haute montagne, mais fait rare dans la saga, cela se passe dans les Pyrénées et non dans les Alpes. Pierce Brosnan finit par chausser ses skis dans *Le monde ne suffit pas*, qui voit Bond et Elektra échapper à des poursuivants en ULM un rien nerveux, prétexte pour skier hors-piste au-dessus de Chamonix, sous un déluge pyrotechnique propre à cette période de la série.



Barrage de la Contra, dans les environs de Locarno : l'une des rares escapades suisses de 007.



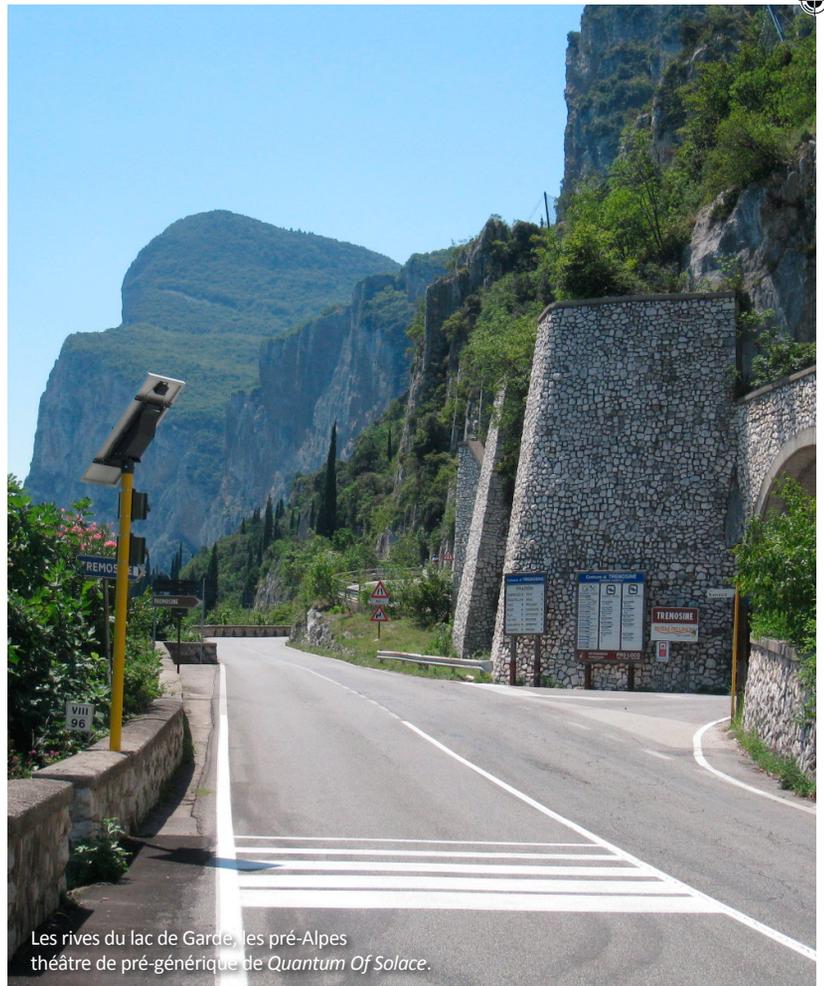
L'arrivée de Daniel Craig dans la saga ouvre de nouveaux horizons. Ceux qu'offrent le lac de Côme (pré-Alpes lombardes dans le nord de l'Italie) servent de toile de fond au final de *Casino Royale*, lorsque 007 retrouve goût à la vie dans la somptueuse Villa del Balbianello (la montagne ou le mythe « purificateur » du retour aux sources !). C'est ensuite au domaine de la Villa Gaeta que Bond retrouve M. White, avant de l'emmener avec lui sur les routes du lac de Garde - situé plus à l'est - dans le pré-générique de *Quantum of Solace*. Ce même film offre furtivement un nouveau cadre alpin (de nuit !) avec la séquence de l'opéra en plein air, filmée à Bregenz au bord du lac de Constance et au pied des Alpes autrichiennes.

Ces deux films n'exploitent finalement que peu l'univers de la (haute) montagne, et il faudra attendre la sortie de *Spectre* pour que les sommets des Alpes reviennent au premier plan, tant visuel que scénaristique. 007 retrouve tout d'abord en Autriche son vieil ennemi M. White sur les rives de l'Altaussee, avant de rencontrer sa fille qui travaille dans une clinique située à 3 000 mètres d'altitude (tiens !) au sommet du Gaislachkogel, au-dessus de la station de Sölden. Il s'agit en fait d'un restaurant panoramique (re-tiens !), le bien nommé Ice-Q Restaurant, dont la notoriété bien que toute récente dans la mythologie bondienne ne fait que croître. Là où les premières rumeurs sous-entendaient le retour dans la saga d'une poursuite à ski (la dernière remontant tout de même à 1999), c'est une poursuite avion/Range-Rover que le film de Sam Mendes offre au spectateur, qui se conclut dans le sud du Tyrol à Obertilliach, par la traversée d'une grange de 007 dans une carlingue d'avion.

Autant décor somptueux que reflet de l'évolution de la société et de son rapport à l'univers de la montagne, les Alpes sont donc un élément indissociable de l'univers bondien, ce que ce rapide tour d'horizon a voulu présenter. Nul doute que la saga bondienne ne tardera pas à y retourner, avec ou sans Daniel Craig, mais toujours avec cette envie d'offrir au spectateur un spectacle et un cadre grandioses à nul autre pareils. ■



La villa del Balbianello sur les bords du lac de Côme.



Les rives du lac de Garde, les pré-Alpes théâtre de pré-générique de *Quantum Of Solace*.



Rives de l'Altaussee, alpes autrichiennes, Bond retrouve M. White.



LE MOT DE M

« LES MORTS SONT VIVANTS... »



Luc Le Clech, Président du Club James Bond France

C'est reparti pour un tour. Après le raz de marée *Spectre*, nous pensions dérouler une année routinière, avec nos publications et notre événement annuel. Puis, actualité oblige, nous voilà à nouveau sur le pied de guerre avec la sortie du film en Blu-ray et en DVD. Mais aussi avec « *Designing Bond* » qui ouvrira ses portes le 16 avril, à la grande halle de La Villette.

Mille cinq cent mètres carrés d'exposition, plus de cinq cent objets : costumes, gadgets, accessoires, story-boards et photographies originales... Depuis le smoking blanc de Sir Moore dans *Octopussy* jusqu'aux derniers props vus dans *Spectre*, en exclusivité pour la France ! Tout cela sous le patronage d'Eon.

Votre Club ne pouvait rester inactif. Vous, membres du Club, bénéficierez d'un moment unique. La veille de l'ouverture du salon au grand public, le 15 avril, nous serons seuls pour avoir la primeur de l'exposition, *for our eyes only*. Une seule condition, simple : être à jour d'adhésion 2016 et vous être inscrit à cette journée mémorable. Encore une très belle occasion de se retrouver. Je tiens à adresser en notre nom à tous un très grand merci à notre ami Laurent (Perriot). Référent de l'événement en France, il sera notre guide et veille dans l'ombre à ce que l'expertise du Club soit valorisée et à ce que ses membres soient « au premier rang ».

Dans toute l'Europe des événements se montent aussi. Vous le savez, nos amis suisses et allemands ne sont pas en reste. Une fois encore. Leur rassemblement annuel aura lieu les 1^{er} et 2 juillet à Cortina d'Empezzo. Avec un invité de marque puisque nous leur avons obtenu la visite de Rémy Julienne qui se fera un plaisir de revenir sur le tournage de son premier James Bond. Et vous savez comme moi que notre ami Rémy est intarissable sur le sujet...

Nous ne serons pas en reste. Comme vous le savez, notre événement est en bonne voie. Avec Anet « la belle » au programme. Depuis le temps que nous l'avions en tête. Seize ans après la première aventure du Club 007 sur site (réminiscence pour les plus anciens), nous revoilà dans la ville mythique de la scène d'ouverture d'*Opération tonnerre*. La liste des invités est faite, nous n'attendons que leur accord. Nous reviendrons vers vous d'ici le mois de juin, date d'ouverture des inscriptions. Restez connectés.

En bref, nous sommes bien vivants. Merci pour votre soutien et soyez vigilants !

Viva James Bond !

Le Bond est le magazine édité par le **Club James Bond France**, le Club des Fans de James Bond.

Club James Bond France
7 rue Chico Mendes
77420 Champs-sur-Marne
www.jamesbond007.net

Association Loi 1901
Président : Luc Le Clech
ISSN : 1168-6499

Dépôt légal : mai 2003 / nouvelle série
Publication comprise dans l'adhésion

Directeur de la publication : Luc Le Clech - Rédacteur en chef : Pierre Fabry - Rédacteur en chef technique : Vincent Côte - Corrections/relectures : Sandrine Davy.

Bouclage du *Le Bond* n°43 : le 9 février 2016.

Ont collaboré à ce numéro : Pierre Dal Molin, Valéry Der Sarkissian, Guillaume Évin, Pierre Fabry, Patrice Gaudin, Pierre Hirsinger, Christophe Hue, Luc Le Clech, Frédéric-Albert Lévy, Jean-Jacques Molinié, Claude Monnier, Laetitia Nahum, Laurent Perriot, Hélène Roujon et Éric Saussine.

Rédaction : Sylvie Boissel, Yvain Bon, Marie-France Vienne.

Crédits photographiques : *007-Spectre*, autres films de la saga & logos (gunbarrel & gun logo symbol) : Eon Productions, Danjaq, LLC / MGM/ United Artists Corporation et Sony Pictures Releasing France, tous droits réservés ©
Remerciements à Naomi Kato (agence Cartel) ; Twentieth Century Fox Entertainment France, Emmanuel Hutin et Sanae Jrondi (TF1 Spectacles) et Marina Telkos (Gaumont Pathé Cinémas).

Le Bond est la propriété du Club James Bond France. Il ne peut être vendu ou reproduit, totalement ou partiellement sans autorisation. Tous les documents ou photographies sont utilisés sans but lucratif. Nous remercions les ayant droits précités de leur compréhension.

France : 10 euros / UE : 15 euros

Le Bond REVIENDRA...

ALBERT R. BROCCOLI'S EON PRODUCTIONS PRESENTS DANIEL CRAIG
AS IAN FLEMING'S JAMES BOND 007™ III

SPECTRE

007™

LE 11 MARS
EN DVD, BLU-RAY,
BLU-RAY COLLECTOR,
COFFRETS DANIEL CRAIG
ET COFFRETS INTÉGRALES



SPECTRE © 2015 Danjaq, LLC, Metro-Goldwyn-Mayer Studios Inc., Columbia Pictures Industries, Inc. SPECTRE, 007™ and related James Bond Trademarks © 1962-2016 Danjaq, LLC and United Artists Corporation. SPECTRE, 007™ and related James Bond Trademarks are trademarks of Danjaq, LLC. All Rights Reserved. © 2016 Danjaq, LLC and Metro-Goldwyn-Mayer Studios Inc. All Rights Reserved. TWENTIETH CENTURY FOX, FOX and associated logos are trademarks of Twentieth Century Fox Film Corporation and its related entities.

